

saurait se chiffrer en valeurs de cette nature ; il est donc en train de perdre sa raison d'être, le secret de sa force et de son pouvoir, qui consistent à n'être déterminés que par des considérations du seul ordre intellectuel. Sa pensée cessera d'être le pur miroir du monde et participera de ces simples échanges d'action et de passion, qui forment la vie du vulgaire. La seule liberté qui soit sera donc menacée en lui ; en lui, l'esprit humain court un grand risque d'être pris.

Il peut même lui arriver de se faire prendre par un fallacieux espoir de se délivrer : les sommes qu'on lui offre ne sont-elles point le nerf de sa liberté ? Riche, il sera indépendant. Il ne voit pas que ce qu'il nomme la richesse sera toujours senti par lui, en comparaison avec son milieu, comme étroite indigence et dure pauvreté. Il peut être conduit, par ce procédé, d'aliénation en aliénation nouvelle, à l'entière vente de soi.

L'indépendance littéraire n'est bien réalisée, si l'on y réfléchit, que dans le type extrême du grand seigneur placé par la naissance ou par un coup de la fortune au-dessus des influences et du besoin (un La Rochefoucauld, un Lavoisier, si l'on veut), et dans le type correspondant du gueux soutenu de pain noir, désaltéré d'eau pure, couchant sur un grabat, chien comme Diogène ou ange comme saint François, mais trop occupé de son rêve, et se répétant trop son *unum necessarium* pour entrevoir qu'il manque des commodités de la vie. Pour des raisons diverses, ils sont libres, étant sans besoins, tous les deux. Ils pensent pour penser et écrivent pour leur plaisir. Ils ne connaissent aucune autre

joie profonde. Pour ceux-là, les seuls dans le vrai, écrire est peut-être un métier. Ce ne sera jamais une profession.

Ces âmes vraiment affranchies comprennent assez mal ce qu'on veut entendre par les mots de traité, de marché ou de convention en littérature. Qu'on échange un livre contre de l'or, la commune mesure qui préside à ce troc n'apparaît guère à leur jugement. Elles ont, une fois pour toutes, distingué de la vie pratique l'existence spéculative, celle-ci à son point parfait.

Belles vies, qui sont menacées de plus en plus ! Moins encore par cette faiblesse des caractères qu'on ne saurait être étonné de trouver chez des hommes qui font profession de rêver, que par la souple activité des industriels qui battent leur monnaie avec du talent. Du moment que l'Intelligence est devenue un capital et qu'on peut l'exploiter avec beaucoup de fruit, des races d'hommes devaient naître pour lui faire la chasse, car on y a le plus magnifique intérêt.

## 18. *L'autre marché*

Bien des lettrés ressentent un charme vaniteux à se dire qu'ils sont l'objet d'aussi vives poursuites. Ces profondes coquettes s'imaginent triompher de nos pronostics.

— Comment nierez-vous sans gageure l'importance d'une profession si courue? Comment oser parler de la décadence d'un titre qui est « demandé » au plus haut cours? Certes nous valons mieux que tous les chiffres alignés; mais, même de ce point de vue, notre valeur marchande ne laisse pas de nous rassurer contre l'avenir.

... Ce qui revient à dire :

— Valant très cher, nous sommes à l'abri de la vente; étant fort recherchés, n'étant exposés à nous vendre qu'à des prix fous, nous sommes défendus du soupçon de vénalité...

Eh! c'est cette recherche de la denrée intellectuelle sur un marché économique qui fait le vrai péril de l'Intelligence contemporaine. Péril qui paraît plus pressant quand on observe qu'elle est aussi demandée de plus en plus et répandue de mieux en mieux sur un autre marché : le marché de la politique.

### 19. *Ancilla ploutocratix*

En effet, par suite de cent ans de Révolution, la masse décorée du titre de public s'estime revêtue de la souveraineté en France. Le public étant roi de nom, quiconque dirige l'opinion du public est le roi de fait. C'est l'orateur, c'est l'écrivain, dira-t-on au premier abord. Partout où les institutions sont devenues démocratiques, une plus-value s'est produite en faveur de ces directeurs de l'opinion. Avant l'imprimerie, et dans les États d'étendue médiocre, les orateurs en ont bénéficié presque seuls. Depuis l'imprimerie et dans les grands États, les orateurs ont partagé leur privilège avec les publicistes. Leur opinion privée fait l'opinion publique. Mais, cette opinion privée, reste à savoir qui la fait.

La conviction, la compétence, le patriotisme, répondra-t-on, pour un certain nombre de cas. Pour d'autres, plus nombreux encore, l'ambition personnelle, l'esprit de parti, la discipline du parti. En d'autres enfin, *moins nombreux qu'on ne le dit et plus nombreux qu'on ne le croit*, la cupidité. Dans tous les cas sans exception, ce dernier facteur est possible, il peut être évoqué ou insinué. Nulle opinion, si éloquente et persuasive qu'on la suppose, n'est absolument défendue contre le soup-

çon de céder, directement ou non, à des influences d'argent. Tous les faits connus, tous ceux qui se découvrent conspirent de plus en plus à représenter la puissance intellectuelle de l'orateur et de l'écrivain comme un reflet des puissances matérielles. Le désintéressement personnel se préjuge parfois ; il ne se démontre jamais. Aucun certificat ne rendra à l'Intelligence et, par suite, à l'Opinion l'apparence de liberté et de sincérité qui permettrait à l'une et à l'autre de redevenir les reines du monde. On doute de leur désintéressement, c'est un fait, et, dès lors, l'Intelligence et l'Opinion peuvent ensemble procéder à la contrefaçon des actes royaux : c'en est fait pour toujours de leur royauté intellectuelle et morale.

Elles seront toujours exposées à paraître ce qu'elles ont été, sont et seront souvent, les organes de l'Industrie, du Commerce, de la Finance, dont le concours est exigé de plus en plus pour toute œuvre de publicité, de librairie, ou de presse. Plus donc leur influence nominale sera accrue par les progrès de la démocratie, plus elles perdront d'ascendant réel, d'autorité et de respect. Un écrivain, un publiciste donnera de moins en moins son avis, dont personne ne ferait cas : il procédera par insinuation, notation de rumeurs « tendancieuses », de nouvelles plus ou moins vraies. On l'écouterà par curiosité. On se laissera persuader machinalement, mais sans lui accorder l'estime. On soupçonnera trop qu'il n'est pas libre dans son action et qu'elle est « agie » par des ressorts inférieurs. Le représentant de l'Intelligence sera tenu pour serf, et de maîtres infâmes. Un pénétrant

critique notait, au milieu du siècle écoulé, que *la tête semblait perdre de plus en plus le gouvernement des choses*. Il dirait aujourd'hui que les hommes sont de plus en plus tirés par leurs pieds.

## 20. *Vénéralité ou trahison*

Un fanatisme intempéré pose vite ses conclusions. Tout ce qui lui échappe ou lui déplaît s'explique avec limpidité par les présents du roi de Perse. L'étude des faits donne souvent raison à cette formule simpliste, qui a le malheur de s'appliquer à tort et à travers. Lors même qu'elle est juste, cette explication n'est pas toujours suffisante.

Deux exemples, choisis dans une même période historique, peuvent éclaircir cette distinction. Il est certain que les campagnes de presse faites en France pour l'unité italienne furent stimulées par de larges distributions d'or anglais; mais, si caractéristique que soit le fait au point de vue de la politique européenne, il mérite à peine un regard de l'historien philosophe, qui se demandera simplement *quel intérêt avait l'Angleterre à ceci*. Tout ce que nous savons de la direction de l'esprit public en France, de 1852 à 1859, et des dispositions personnelles de Napoléon III, montre bien que, même sans or anglais, l'opinion nationale se serait agitée en faveur de « la pauvre Italie ». Les germes de l'erreur étaient en suspension dans l'atmosphère du temps; le problème, une fois posé, ne pouvait être résolu que d'une façon par la France du milieu du siècle. On peut aller jusqu'à penser

que la finance anglaise faillit commettre un gaspillage : cette distribution accomplie au moment propice, appliquée aux meilleurs endroits, n'eut d'autre effet que de faciliter leur expression aux idées, aux sentiments, aux passions qui s'offraient de tous les côtés. Peut-être aussi la cavalerie de Saint-Georges servit-elle à mieux étouffer la noble voix des Veillot et des Proudhon, traités d'ennemis du progrès. L'opinion *marchant* toute seule, on n'avait qu'à la soutenir.

Elle fut bien moins spontanée, lors de la guerre austro-prussienne. Certes, la presse libérale gardait encore de puissants motifs de réserver toute sa faveur à la Prusse, puissance protestante en qui revivaient, disait-on, les principes de Voltaire et de Frédéric. Le germanisme romantique admirait avec complaisance les efforts du développement berlinois. Cependant le mauvais calcul politique commençait d'apparaître : il apparaissait un peu trop. Plusieurs libéraux dissidents, qu'il était difficile de faire appeler visionnaires, sentaient le péril, le nommaient clairement à la tribune et dans les grands journaux. Ici, le fonds *reptilien* formé par M. de Bismarck s'épancha. La Prusse eut la paix tant qu'elle paya, et, quand elle voulut la guerre, elle supprima les subsides. Rien n'est mieux établi que cette participation de publicistes français, nombreux et influents, au budget des Affaires étrangères prussiennes.

Fût-ce un crime absolument? Ne forçons rien et, pour comprendre ce qu'on put allier de sottise à ce crime, souvenons-nous de ce qu'était la Prusse, surtout de ce qu'elle semblait être, entre 1860

et 1870. Le publiciste français qui en ce moment *toucherait* (c'est le mot propre) à l'ambassade d'Allemagne ou d'Angleterre se jugerait lui-même un traître. Mais une mensualité portugaise ou hollandaise ou, comme naguère encore, transvaalienne, serait-elle affectée du même caractère dans une conscience qu'il faut bien établir au niveau moyen de la moralité d'aujourd'hui? Peut-être enfin que recevoir une mensualité du tsar ou du pape lui paraîtrait, je parle toujours suivant la même moyenne, œuvre pie ou patriotique. Et le Japon? Doit-on *recevoir* du Japon? Cela pouvait se discuter l'année dernière. La Prusse de 1860 était une sorte de Japon, de Hollande, en voie de grandir. Beaucoup acceptèrent ses présents avec plus de légèreté, d'irréflexion, de cupidité naturelle que de scélératesse.

C'est un fait qu'ils les acceptèrent; si le moraliste incline à l'excuse, le politique constate avec épouvante que de simples faits de cupidité privée retentirent cruellement sur les destinées nationales. On peut dire : la vénalité de notre presse fut un élément de nos désastres français. L'étranger pesa sur l'Opinion française par l'intermédiaire de l'Intelligence française. Si cette Opinion ne réagit point *avant* Sadowa, si, *après* Sadowa, elle n'imposa point une politique énergique à l'empereur, c'est à l'Intelligence mue par l'argent, parce qu'elle était sensible à l'argent, qu'en remonte toute la faute. Non seulement l'Intelligence ne fit pas son métier d'éclairer et d'orienter les masses obscures : elle fit le contraire de son métier, elle les trompa.

## 21. Responsabilités divisées

On se demande seulement jusqu'à quel point l'Intelligence d'un pays est capable de discerner, par elle-même, en quoi consistent son métier et ses devoirs. On peut déclamer contre la Presse sans Patrie. Mais c'est à la Patrie de se faire une Presse, nullement à la Presse, simple entreprise industrielle, de se vouer au service de la Patrie. Ou plutôt, Patrie, Presse, tout cela est de la pure mythologie ! Il n'y a pas de Presse, mais des hommes qui ont de l'influence par la Presse, et nous venons de voir que, étant hommes et simples particuliers, ils sont menés en général par des intérêts privés et immédiats.

Beaucoup d'entre eux purent traiter avec les amis de Bismarck, comme ils traiteraient aujourd'hui avec les envoyés du roi de Roumanie ou de la reine de Hollande. L'étourderie, le manque de sens politique suffisait à les retourner presque à leur insu contre leur pays. Si l'on dit que le patriotisme les obligeait à ne pas faire les étourdis et à se garder vigilants, je répondrai que le patriotisme ne se fait pas également sentir à tous les membres d'une même Patrie. Pour quelques-uns, il est le centre même de la vie physique et morale ; pour d'autres, c'en est un accessoire à peine sensible : il faut des maux publics immenses pour en avertir ces derniers.

Le devoir patriotique ne s'impose à tous et toujours que dans les manuels ; il s'y impose en théorie, et non pas comme sentiment, comme fait. Dès que nous parlons fait, nous touchons à de grands mystères. Une patrie destinée à vivre est organisée de manière à ce que ses obscures nécessités de fait soient senties promptement dans un organe approprié, cet organe étant mis en mesure d'exécuter les actes qu'elles appellent ; si vous enlevez cet organe, les peuples n'ont plus qu'à périr.

L'illusion de la politique française est de croire que de bons sentiments puissent se maintenir, se perpétuer par eux-mêmes et soutenir ainsi d'une façon constante l'accablant souci de l'État. Les bons sentiments, ce sont de bons accidents. Ils ne valent guère que dans le temps qu'ils sont sentis : à moins de procéder d'organes et d'institutions, leur source vive qu'il faut alors défendre et maintenir à tout prix, ils sont des fruits d'occasion, ils naissent de circonstances et de conjonctures heureuses. Il faut se hâter de saisir conjonctures, circonstances, occasions, pour tâcher d'en tirer quelque chose de plus durable. C'est quand les simples citoyens se sont fait, pour quelques instants, une âme royale, qu'ils sont bons à faire des rois. L'invasion normande au ix<sup>e</sup> siècle, l'invasion anglaise au xv<sup>e</sup> n'auraient rien fait du tout si elles s'étaient bornées à susciter ou à consacrer le sentiment national en France : leur œuvre utile aurait été, pour la première, de susciter et, pour la seconde, de consacrer la dynastie des rois capétiens. Les revers de l'Allemagne en 1806 lui donnèrent le sentiment de sa vigueur. Ce sentiment n'eût servi

de rien sans les deux fortes Maisons qui l'utilisèrent, l'une avec Metternich, et l'autre avec Bismarck.

Nous ne manquions pas de patriotisme. Il nous manquait un État bien constitué. Un véritable État français aurait su faire la police de sa Presse et lui imprimer une direction convenable; mais, en sa qualité d'État plébiscitaire, l'empire dépendait d'elle à quelque degré. Il ne pouvait ni la surveiller ni la tempérer véritablement. Elle était devenue force industrielle, machine à gagner de l'argent et à en dévorer, mécanisme sans moralité, sans patrie et sans cœur. Les hommes engagés dans un tel mécanisme sont des salariés, c'est-à-dire des serfs, ou des financiers, c'est-à-dire des cosmopolites. Mais les serfs sont toujours suffisamment habiles pour se tromper ou se rassurer en conscience quand l'intérêt leur a parlé; les financiers n'ont pas à discuter sur des scrupules qu'ils n'ont plus. Ce n'est pas moi, c'est M. Bergeret qui en a fait la remarque: « les traitants de jadis » différaient en un point de ceux d'aujourd'hui; « ces effrontés pillards dépouillaient leur patrie et leur prince sans du moins être d'intelligence avec les ennemis du royaume »; « au contraire », leurs successeurs vendent la France à « une puissance étrangère »: « car il est vrai que la Finance est aujourd'hui une puissance et qu'on peut dire d'elle ce qu'on disait autrefois de l'Église, qu'elle est parmi les nations une illustre étrangère<sup>1</sup> ».

1. *Le Mannequin d'osier*, par ANATOLE FRANCE, p. 240. — Anno 1897. — (Paris, Calmann Lévy.)

## 22. A l'Étranger

Force aveugle et flottante, pouvoir indifférent, également capable de détruire l'État et de le servir, vers le milieu du siècle, *l'Intelligence nationale pouvait être tournée contre l'Intérêt national, quand l'or étranger le voulait.*

Il n'en fut pas tout à fait de même dans les pays où l'Opinion publique ne dispose pas d'une autorité sans bornes précises. Ces gouvernements militaires nommés royautés ou empires et renouvelés par la seule hérédité échappent en leur point central aux prises de l'Argent. En Allemagne ou en Angleterre, l'Argent ne peut pas constituer le chef de l'État, puisque c'est la naissance et non l'opinion qui le crée. Quelles que soient les influences financières, voilà un cercle étroit et fort qu'elles ne pénétreront pas. Ce cercle a sa loi propre, irréductible aux forces de l'Argent, inaccessible aux mouvements de l'opinion : la loi naturelle du Sang. La différence d'origine est radicale. Les pouvoirs ainsi *nés* fonctionnent parallèlement aux pouvoirs de l'Argent ; ils peuvent traiter et composer avec eux, mais ils peuvent leur résister. Ils peuvent, eux aussi, diriger l'Opinion, s'assurer le concours de l'Intelligence et la disputer aux sollicitations de l'Argent.

Changeons ici notre point de vue. Regardons chez nous du dehors, avec des yeux d'Allemand ou

d'Anglais : si la France du second empire, gouvernement d'opinion, eut un rôle passif vis-à-vis de l'Argent et se laissa tromper par lui, l'Angleterre et l'Allemagne, gouvernements héréditaires, exercèrent sur lui un rôle actif et l'intéressèrent au succès de leur politique. Elles se servirent de lui, elles ne le servirent pas. En le contraignant à peser sur l'Intelligence française, qui pesa à son tour sur l'Opinion française, elles le firent l'avant-garde de leur diplomatie et de leur force militaire. Avant-garde masquée, ne jetant point l'alarme, et d'autant plus à redouter.

Même à l'intérieur de l'Allemagne ou de l'Angleterre, l'argent guidé par la puissance politique héréditaire obtint la même heureuse influence sur l'Opinion. M. de Bismarck eut ses journalistes, sans lesquels il eût pu douter du succès de ses coups les mieux assés. Le coup de la dépêche d'Ems suppose la complicité enthousiaste d'une presse nombreuse et docile : il donna ainsi le modèle de la haute fiction d'État jetée au moment favorable, et calculée pour éclater au point sensible du public à soulever.

Les journalistes démocrates, qui répètent d'un ton vainqueur qu'on n'achète pas l'Opinion, devraient étudier chez Bismarck comment on la trompe.

### 23. *L'État esclave, mais tyran*

Heureux donc les peuples modernes qui sont pourvus d'une puissance politique distincte de l'Argent et de l'Opinion ! Ailleurs, le problème n'est peut-être que d'en retrouver un équivalent. Mais ceci n'est pas très facile en France, et l'on voit bien pourquoi :

Avant que notre État se fût fait collectif et anonyme, sans autres maîtres que l'Opinion et l'Argent, tous deux plus ou moins déguisés aux couleurs de l'Intelligence, il était investi de pouvoirs très étendus sur la masse des citoyens. Or, ces pouvoirs anciens, l'État nouveau ne les a pas déposés, bien au contraire. Les maîtres invisibles avaient intérêt à étendre et à redoubler des pouvoirs qui ont été étendus et redoublés en effet. Plus l'État s'accroissait aux dépens des particuliers, plus l'Argent, maître de l'État, voyait s'étendre ainsi le champ de sa propre influence ; ce grand mécanisme central lui servait d'intermédiaire : par là, il gouvernait, il dirigeait, il modifiait une multitude d'activités dont la liberté ou l'extrême délicatesse échappent à l'Argent, mais n'échappent point à l'État. Exemple : une fois maître de l'État, et l'État ayant mis la main sur le personnel et sur le matériel de la religion, l'Argent pouvait agir par des moyens d'État sur la conscience des ministres des cultes et, de

là, se débarrasser de redoutables censures. La religion est, en effet, le premier des pouvoirs qui se puisse opposer aux ploutocraties, et surtout une religion aussi fortement organisée que le catholicisme : érigée en fonction d'État, elle perd une grande partie de son indépendance et, si l'Argent est maître de l'État, elle y perd son franc-parler contre l'Argent. Le pouvoir matériel triomphe sans contrôle de son principal antagoniste spirituel.

Si l'État vient à bout d'une masse de plusieurs centaines de milliers de prêtres, moines, religieux et autres bataillons ecclésiastiques, que deviendront devant l'État les petites congrégations flottantes de la pensée dite libre ou autonome ? Le nombre et l'importance de celles-ci sont d'ailleurs bien diminués, grâce à l'Université, qui est d'État. Avec les moyens dont l'État dispose, une obstruction immense se crée dans le domaine scientifique, philosophique, littéraire. Notre Université entend accaparer la littérature, la philosophie, la science. Bons et mauvais, ses produits administratifs étouffent donc, en fait, tous les autres, mauvais et bons. Nouveau monopole indirect au profit de l'État. Par ses subventions, l'État régente ou du moins surveille nos différents corps et compagnies littéraires ou artistiques ; il les relie ainsi à son propre maître, l'Argent ; il tient de la même manière plusieurs des mécanismes par lesquels se publie, se distribue et se propage toute pensée. En dernier lieu, ses missions, ses honneurs, ses décorations lui permettent de dispenser également des primes à la parole et au silence, au service rendu et au coup retenu. Les partis opposants, pour peu qu'ils soient sincères, restent seuls en dehors de cet arrosage

systematique et continuel. Mais ils sont peu nombreux, ou singulièrement modérés, respectueux, diplomates : ce sont des adversaires qui ont des raisons de craindre de se nuire à eux-mêmes en causant au pouvoir quelque préjudice trop grave. L'État français est uniforme et centralisé : sa bureaucratie atteignant jusqu'aux derniers pupitres d'école du dernier hameau, un tel État se trouve parfaitement muni pour empêcher la constitution de tout adversaire sérieux, non seulement contre lui-même, mais contre la ploutocratie dont il est l'expression.

L'État-Argent administre, dore et décore l'Intelligence ; mais il la musèle et l'endort. Il peut, s'il le veut, l'empêcher de connaître une vérité politique et, si elle voit cette vérité, de la dire, et, si elle la dit, d'être écoutée et entendue. Comment un pays connaîtrait-il ses besoins, si ceux qui les connaissent peuvent être contraints au silence, au mensonge ou à l'isolement ?

## 24. *L'esprit révolutionnaire et l'Argent*

Je sais la réponse des anarchistes :

— Eh bien, on le saura, et on le dira ; l'Opinion libre fournira des armes contre l'Opinion achetée. L'Intelligence se ressaisira. Elle va flétrir cet Argent qu'elle vient de subir. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la ploutocratie aura tremblé devant les tribuns.

Nouvelle illusion d'une qualité bien facile !

Si des hommes d'esprit ne prévoient aucune autre revanche contre l'Argent que la prédication de quelque Savonarole laïque, les gens d'affaires ont pressenti l'événement et l'ont prévenu. Ils se sont assuré la complicité révolutionnaire. En ouvrant la plupart des feuilles socialistes et anarchistes et en nous informant du nom de leurs bailleurs de fonds<sup>1</sup>, nous vérifions que les plus violentes tirades contre les riches sont soldées par la ploutocratie des deux mondes. A la littérature officielle, marquée des timbres et des contre-seings d'un État qui est le prête-nom de l'Argent, répond une autre littérature, qui n'est qu'officieuse encore et que le même Argent commandite et fait circuler. Il préside ainsi aux

1. *L'Humanité*, de M. Jean Jaurès ; *l'Action*, de M. Henry Berenger, etc. Dans un autre ordre d'idées, qui confine à celui-ci, le « Château du peuple », propriété du groupe « anarchiste » la Coopération d'idées, est dû à la générosité d'un riche capitaliste, demi-juif lyonnais, M. V...

attaques et peut les diriger. Il les dirige en effet contre ce genre de richesses qui, étant engagé dans le sol ou dans une industrie définie, garde quelque chose de personnel, de national et n'est point la Finance pure. La propriété foncière, le patronat industriel offrent un caractère plus visible et plus offensant pour une masse prolétaire que l'amas invisible de millions et de milliards en papier. Les détenteurs des biens de la dernière sorte en profitent pour détourner contre les premiers les fières impatiences qui tourmentent tant de lettrés.

Mais le principal avantage que trouve l'Argent à subventionner ses ennemis déclarés provient de ce que l'Intelligence révolutionnaire sort merveilleusement avilie de ce marché. Elle y perd sa seule source d'autorité, son honneur : du même coup, ses vertueuses protestations retombent à plat.

La Presse est devenue une dépendance de la finance. Un révolutionnaire, M. Paul Brulat, a parlé récemment de sauver *l'indépendance de la Pensée humaine*. Il la voyait donc en danger. « La combinaison financière a tué l'idée, la réclame a tué la critique. » Le rédacteur devient un « salarié ». « Son rôle est de divertir le lecteur pour l'amener jusqu'aux annonces de la quatrième page ». « On n'a que faire de ses convictions. Qu'il se soumette ou se démette. La plupart, dont la plume est l'unique gagne-pain, se résignent, deviennent des valets. » Aussi, partout « le chantage sous toutes ses formes, les éloges vendus, le silence acheté... Les éditeurs traitent; les théâtres feront bientôt de même. La critique dramatique tombera comme la critique littéraire. »

M. Paul Brulat ne croit pas à la liberté de la Presse, qui n'existe même point pour les bailleurs de fonds des journaux : « Non, même pour ceux-ci, elle est un leurre. Un journal, n'étant entre leurs mains qu'une affaire, ne saurait avoir d'autre souci que de plaire au public, de retenir l'abonné<sup>1</sup>. » Sainte-Beuve, en observant, dès 1839, que la littérature industrielle tuerait la critique, commençait à sentir germer en lui le même scepticisme que M. Paul Brulat. Une même loi « libérale », disait-il, la loi Martignac, allégea la Presse « à l'endroit de la police et de la politique », « accrut la charge industrielle des journaux ».

Ce curieux pronostic va plus loin que la pensée de celui qui le formulait. Il explique la triste histoire de la déconsidération de la Presse en ce siècle-ci. En même temps que la liberté politique, chose toute verbale, elle a reçu la servitude économique, dure réalité, en vertu de laquelle toute foi dans son indépendance s'efface, ou s'effacera avant peu. Cela à droite comme à gauche. On représentait à un personnage important du monde conservateur que le candidat proposé pour la direction d'un grand journal cumulait la réputation de pédéraste, d'escroc et de maître-chanteur : « Oh ! » murmura ce personnage en haussant les épaules, « vous savez bien qu'il ne faut pas être trop difficile en fait de journalistes ! » L'auteur de ce mot n'est cependant pas duc et pair ! Il peignait la situation. On discuta jadis de la conviction et de l'honorabilité des directeurs de journaux. On discute de leur surface, de leur sol-

1. Cet article de M. Brulat a paru dans *l'Aurore* du 9 janv. 1903.

vabilité et de leur crédit. Une seule réalité énergétique importe donc en journalisme, l'Argent, avec l'ensemble des intérêts brutaux qu'il exprime. Le temps paraît nous revénir où l'homme sera livré à la Force pure, et c'est dans le pays où cette force a été tempérée le plus tôt et le plus longtemps, que se rétablit tout d'abord, et le plus rudement, cette domination.

## 25. *L'âge de fer*

Une certaine grossièreté passe dans la vie. La situation morale du lettré français en 1905 n'est plus du tout ce qu'elle était en 1850. La réputation de l'écrivain est perdue. Écrire partout, tout signer, n'assumer que la responsabilité de ce que l'on signe, s'appliquer à donner l'impression qu'on n'est pas l'organe d'un journal mais l'organe de sa propre pensée, cela défend à peine du discrédit commun. Si l'on ne cesse pas d'honorer en particulier quelques personnes, la profession de journaliste est disqualifiée. Journalistes, poètes, romanciers, gens de théâtre font un monde où l'on vit entre soi; mais c'est un enfer. Les hautes classes, de beaucoup moins fermées qu'elles ne l'étaient autrefois, beaucoup moins difficiles à tous les égards, ouvertes notamment à l'aventurier et à l'enrichi, se montrent froides envers la supériorité de l'esprit. Tout échappe à une influence dont la sincérité et le sérieux font le sujet d'un doute diffamateur.

Mais l'écrivain est plus diffamé par sa condition réelle que par tous les propos dont il est l'objet. Ou trop haut ou trop bas, c'est le plus déclassé des êtres : les meilleurs d'entre nous se demandent si le salut ne serait point de ne nous souvenir que de notre origine et de notre rang naturel, sans frayer

avec des confrères, ni avoir souci des mondains. L'expédient n'est pas toujours pratique. Renan disait que les femmes modernes, « au lieu de demander aux hommes des grandes choses, des entreprises hardies, des travaux héroïques », leur demandent « de la richesse, afin de satisfaire un luxe vulgaire ». Luxe vulgaire ou bien désir, plus vulgaire encore, de relations.

L'ancien préjugé favorable au mandarinat intellectuel conserve sa force dans la masse obscure et profonde du public lisant. Il ne peut le garder longtemps. La bourgeoisie, où l'amateur foisonne presque autant que dans l'aristocratie, s'affranchit de toute illusion favorable et de toute vénération préconçue. Son esprit positif observe qu'il y a bien quatre ou cinq mille artistes ou gens de lettres à battre le pavé de Paris en mourant de faim. Elle calcule que, des deux grandes associations professionnelles de journalistes parisiens, l'une comptait en 1896 plus du quart, et l'autre plus du tiers de ses membres sans occupation<sup>1</sup>. Elle prévoit un déchet de deux ou trois mille malheureux voués à l'hospice ou au cabanon. Les beaux enthousiasmes des lecteurs de Hugo et de Vacquerie paraissent donc devoir également fléchir dans la classe moyenne.

Ils se perpétuent au dessous, dans cette partie du gros peuple où la lecture, l'écriture et ce qui y ressemble, paraît un instrument surnaturel d'élévation et de fortune. Par les moyens scolaires qui lui appartiennent, l'État s'applique à prolonger une

1. J'emprunte cette donnée au livre de M. Henry Berenger, *la Conscience nationale* (Paris, Colin).

situation qui maintient le crédit de cette Intelligence, derrière laquelle il se dissimule, pour mieux dissimuler cet Argent par lequel il est gouverné. Mais il provoque le déclassement, par là même qu'il continue à le revêtir de teintes flatteuses. Encombré de son prolétariat intellectuel, l'État démocratique ne peut en arrêter la crue, il est dans la nécessité de la stimuler<sup>1</sup>. Les places manquent, et l'État continue à manœuvrer sa vieille pompe élévatoire. Les finances en souffrent quand il veut tenir parole, et le mal financier aboutit aux révolutions. Mais, s'il retire sa parole, c'est encore à des révolutions qu'il est acculé : la société ploutocratique s'est assurée tant bien que mal contre ce malheur ; elle espère le canaliser, le détourner d'elle ; mais l'État s'effraie pour lui-même, et ses premières inquiétudes se font sentir.

1. M. Henry Berenger, qui a les doctrines de l'État, semble convenir tout à la fois que ce mouvement d'ascension est funeste et que l'on n'a pas le « droit » de le ralentir.

## 26. *Défaite de l'Intelligence*

Il faut bien se garder de croire que ces turbulences puissent ruiner de fond en comble les intérêts fondamentaux, les forces organiques de la vie civilisée. La Finance, l'activité qu'elle symbolise, doit vaincre, associant peut-être à son triomphe les meilleurs éléments du prolétariat manuel, ces ouvriers d'état qui se forment en véritable aristocratie du travail, sans doute aussi des représentants de l'ancienne aristocratie, dégradée ou régénérée par cette alliance. Le Sang et l'Or seront recombines dans une proportion inconnue. Mais l'Intelligence, elle, sera avilie pour longtemps; notre monde lettré, qui paraît si haut aujourd'hui, aura fait la chute complète, et, devant la puissante oligarchie qui syndiquera les énergies de l'ordre matériel, un immense prolétariat intellectuel, une classe de mendiants lettrés, comme en a vu le moyen âge, traînera sur les routes de malheureux lambeaux de ce qu'auront été notre pensée, nos littératures, nos arts.

Le peuple en qui l'on met une confiance insensée se sera détaché de tout cela, avec une facilité qu'on ne peut calculer mais qu'il faut prévoir. C'est sur un bruit qui court que le peuple croit à la vertu de l'intelligence; ceux qui ont fait cette opinion ne seront pas en peine de la défaire.

Quand on disait aux petites gens qu'un petit homme, simple et d'allures modestes, faisait merveille avec sa plume et obtenait ainsi une gloire immortelle, ce n'était pas toujours compris littéralement, mais le grave son des paroles faisait entendre et concevoir une destinée digne de respect, et ce respect tout instinctif, ce sentiment presque religieux étaient accordés volontiers. L'éloge est devenu plus net quand, par littérature, esthétique ou philosophie, on a signifié gagne-pain, hautes positions, influence, fortune. Ce sens clair a été trouvé admirable, et il est encore admiré. Patience, et attendez la fin. Attendez que Menier et Géraudel aient un jour intérêt à faire entendre au peuple que leur esprit d'invention passe celui de Victor Hugo, puisqu'ils ont l'art d'en retirer de plus abondants bénéfices ! Le peuple ne manque pas de générosité naturelle. Il n'est pas disposé à tout évaluer en argent. Mais lui a-t-on dit de le faire, il compte et compte bien. Vous verrez comme il saura vous évaluer. Le meilleur, le moins bon, et le pire de nos collègues sera classé exactement selon la cote de rapport. Jusqu'où pourra descendre, pour regagner l'estime de la dernière lie du peuple, ce qu'on veut bien nommer « l'aristocratie littéraire », il est aisé de l'imaginer. Le lucre conjugué à la basse ambition donnera ses fruits naturels.

Littérature deviendra synonyme d'ignominie. On entendra par là un jeu qui peut être plaisant, mais dénué de gravité, comme de noblesse. Endurci par la tâche, par la vie au grand air et le mélange du travail mécanique et des exercices physiques,

l'homme d'action rencontrera dans cette commune bassesse des lettres et des arts de quoi justifier son dédain, né de l'ignorance. S'il a de la vertu, il nommera aisément des dépravations les raffinements du goût et de la pensée. Il conclura à la grossièreté et à l'impolitesse, sous prétexte d'austérité. C'en sera fait dès lors de la souveraine délicatesse de l'esprit, des recherches du sentiment, des graves soins de la logique et de l'érudition. Un sot moralisme jugera tout. Le bon parti aura ses Vallès, ses Mirbeau, hypnotisés sur une idée du bien et du mal conçue sans aucune nuance, appliquée fanatiquement. Des têtes d'iconoclastes à la Tolstoï se dessinent sur cette hypothèse sinistre, plus d'à demi réalisée autour de nous... Mais, si l'homme d'action brutale qu'il faut prévoir n'est point vertueux, il sera plus grossier encore : l'art, les artistes se plieront à ses divertissements les plus vils, dont la basse littérature des trente ou quarante dernières années, avec ses priapées sans goût ni passion, éveille l'image précise. Cet homme avilira tous les êtres que l'autre n'aura pas abrutis.

Le patriciat dans l'ordre des faits, mais une barbarie vraiment démocratique dans la pensée, voilà le partage des temps prochains : le rêveur, le spéculatif pourront s'y maintenir au prix de leur dignité ou de leur bien-être ; les places, le succès ou la gloire récompenseront la souplesse de l'histriion : plus que jamais, dans une mesure inconnue aux âges de fer, la pauvreté, la solitude, expieront la fierté du héros et du saint : jeûner, les bras croisés au-dessus du banquet, ou, pour ronger les os, se rouler au niveau des chiens.

## L' AVENTURE

A moins que...

Je ne voudrais pas terminer ces analyses un peu lentes, mais, autant qu'il me semble, réelles et utiles, par un conte bleu. Cependant il n'est pas impossible de concevoir un autre tour donné aux mouvements de l'histoire future. Il suffirait de supposer qu'une lucide conscience du péril, unie à quelques actes de volonté sérieuse, suggère maintenant à l'Intelligence française, qui, depuis un siècle et demi, a causé beaucoup de désastres, de rendre un service signalé, qui sauverait tout.

Elle s'est exilée à l'intérieur, elle s'est pervertie, elle a couru tous les barbares de l'univers : supposez qu'elle essaye de retrouver son ordre, sa patrie, ses dieux naturels.

Elle a propagé la Révolution : supposez qu'elle enseigne, au rebours, le Salut public.

Imaginez qu'un heureux déploiement de cette tendance nouvelle lui regagne les sympathies et l'estime, non certes officielles, ni universelles, mais qui émaneraient de sphères respectées et encore puissantes.

Imaginez d'ailleurs que l'Intelligence française comprenne bien deux vérités : — ni elle n'est, ni

elle ne peut être la première des Forces nationales, — et, en rêvant cet impossible, elle se livre pratiquement au plus dur des maîtres, à l'Argent. Veut-elle fuir ce maître, elle doit conclure alliance avec quelque autre élément du pouvoir matériel, avec d'autres Forces, mais celles-ci personnelles, nominatives et responsables, auxquelles les lumières qu'elle a en propre montreraient le moyen de s'affranchir avec elle de la tyrannie de l'Argent.

Concevez, dis-je, la fédération solide et publique, des meilleurs éléments de l'Intelligence avec les éléments les plus anciens de la nation; l'Intelligence s'efforcera de respecter et d'appuyer nos vieilles traditions philosophiques et religieuses, de servir certaines institutions comme le clergé et l'armée, de défendre certaines classes, de renforcer certains intérêts agricoles, industriels, même financiers, ceux-là qui se distinguent des intérêts d'Argent proprement dits en ce qu'ils correspondent à des situations définies, à des fonctions morales. Le choix d'un tel parti rendrait à l'Intelligence française une certaine autorité. Les ressources afflueraient, avec les dévouements, pour un effort en ce sens. Peut-être qu'une fois de plus la couronne d'or nous serait présentée comme elle le fut à César.

Mais il faudrait la repousser. Et aussi, en repoussant cette dictature, faudrait-il l'exercer provisoirement. Non point certes pour relever un empire reconnu désormais fictif et dérisoire, mais, selon la vraie fonction de l'Intelligence, pour *voir* et *faire voir* quel régime serait le meilleur, pour le choisir d'autorité et, même, pour orienter les autres Forces de ce côté; pareil chef-d'œuvre une fois réussi, le

rang ultérieurement assigné à l'Intelligence dans la hiérarchie naturelle de la nation importerait bien peu, car il serait fatalement très élevé dans l'échelle des valeurs morales. L'Intelligence pourrait dire comme Romée dans le *Paradis* :

*e ciò gli fece*  
*Romeo, persona umile e peregrina*  
 « et Romée fit cela,  
 « personne humble et errant pèlerin ».

En fait d'ailleurs, et sur de pareils états de services, le haut rôle consultatif qui lui est propre lui reviendrait fatalement par surcroît.

Les difficultés, on les voit. Il faudrait que l'Intelligence fit le chef-d'œuvre d'obliger l'Opinion à sentir la nullité profonde de ses pouvoirs et à signer l'abdication d'une souveraineté fictive : il faudrait demander un acte de bon sens à ce qui est privé de sens ; mais n'est-il pas toujours possible de trouver des motifs absurdes pour un acte qui ne l'est point ?

Il faudrait atteindre et gagner quelques-unes des citadelles de l'Argent et les utiliser contre leur propre gré, mais là encore espérer n'est point ridicule, car l'Argent diviseur et divisible à l'infini peut jouer *une fois* le premier de ces deux rôles contre lui-même.

Il faudrait rassembler de puissants organes matériels de publicité, pour se faire entendre, écouter, malgré les volontés et les intérêts d'un État résolu à ne rien laisser grandir contre lui ; mais cet État, s'il a un centre, est dépourvu de tête. Son incohérence et son étourderie éclatent à chaque instant :

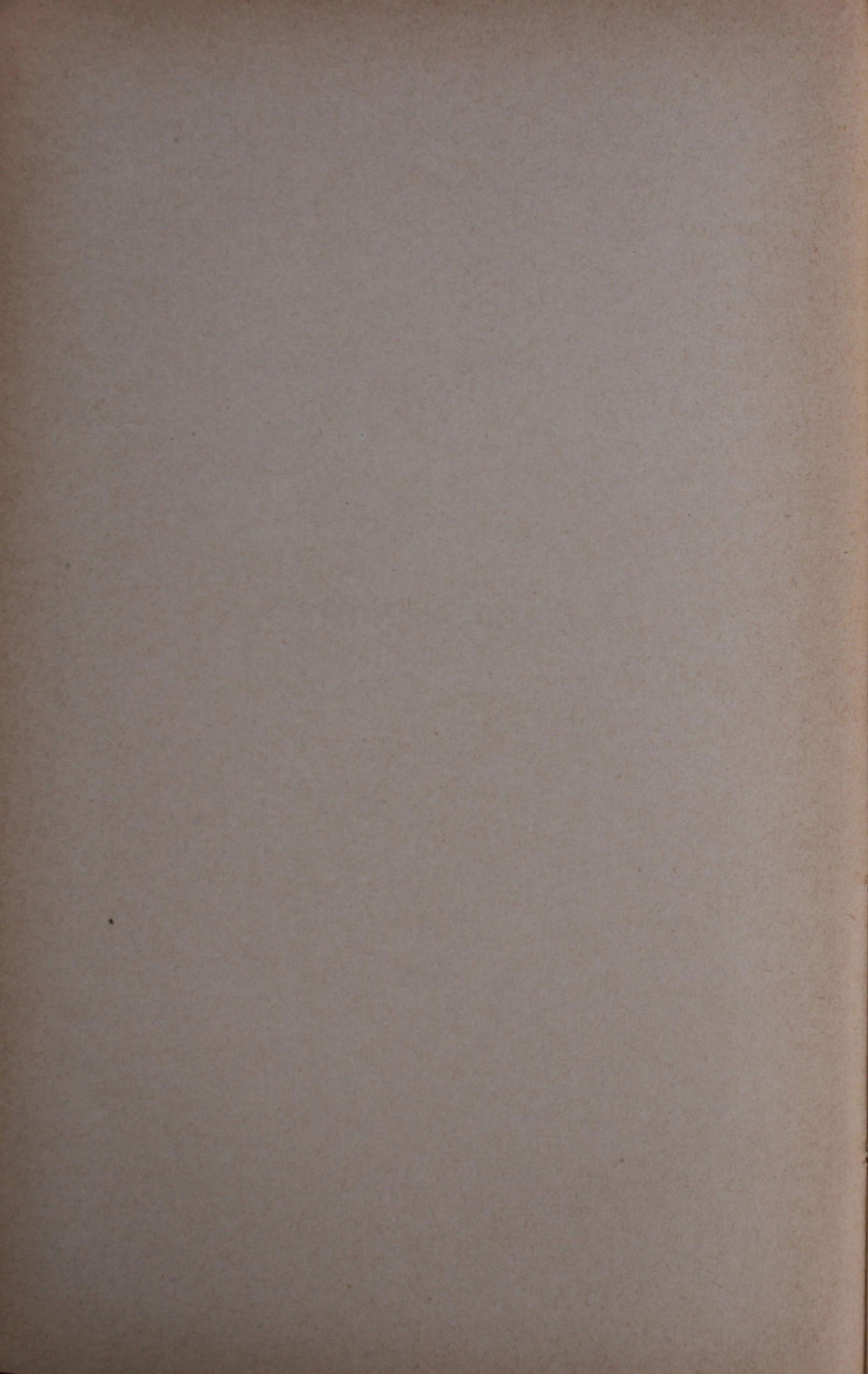
c'est lui qui, par sa politique scolaire, a conservé à l'Intelligence un reste de prestige dans le peuple ; par ses actes de foi dans la raison et dans la science, il nous a coupé quelques-unes des verges dont nous le fouettons.

Les difficultés de cette entreprise, fussent-elles plus fortes encore, seraient encore moindres que la difficulté de faire subsister notre dignité, notre honneur, sous le règne de la ploutocratie qui s'annonce. Cela, ce n'est pas le difficile ; c'est l'impossible. Ainsi exposée à périr sous un nombre victorieux, la qualité intellectuelle ne risque absolument rien à tenter l'effort ; si elle s'aime, si elle aime nos derniers reliquats d'influence et de liberté, si elle a des vues d'avenir et quelque ambition pour la France, il lui appartient de mener la réaction du désespoir. Devant cet horizon sinistre, l'Intelligence nationale doit se lier à ceux qui essayent de faire quelque chose de beau avant de sombrer. Au nom de la raison et de la nature, conformément aux vieilles lois de l'univers, pour le salut de l'ordre, pour la durée et les progrès d'une civilisation menacée, toutes les espérances flottent sur le navire d'une Contre-Révolution.

---



**Auguste Comte**



# Auguste Comte<sup>1</sup>

19 JANVIER 1798 — 5 SEPTEMBRE 1857

Quelquefois, au milieu des paisibles nuits de travail, une crise d'incertitude, causée par la fatigue, jette l'esprit dans le trouble et la confusion. La plume échappe, les idées cessent de se suivre régulièrement. On se lève, on secoue l'espèce de torpeur que donna l'immobilité; mais, ni la promenade, ni le repos physique ne rendrait à l'esprit l'assurance perdue; il lui faut un secours qui soit spirituel et qui l'émeuve avec des images dignes de lui. Ce n'est pas le moment de recourir aux poètes, ni d'ouvrir quelque répertoire de

1. Il existe à Paris deux sources bien distinctes de renseignements sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte, toutes deux précieuses : le célèbre immeuble de la Société positiviste, rue Monsieur-le-Prince, 10, et le local de l'Exécution testamentaire, 41, rue Dauphine. Ce dernier rendez-vous est le plus ignoré. C'est de là cependant que part la propagande la plus active. *L'Appel aux Conservateurs*, le *Testament*, la *Synthèse*, un volume de *Lettres*, ces dernières absolument inédites, ont été publiés rue Dauphine en très peu de temps. En tout cas, il ne faut jamais perdre de vue que tel livre de Comte, épuisé rue Monsieur-le-Prince, abonde parfois rue Dauphine, et réciproquement.

science ; la science toute pure semblerait froide, la poésie paraîtrait d'un vide infini. J'estime heureux les hommes de ma génération qui, sans être positivistes au sens propre du terme, peuvent, en pareil cas, se souvenir de la morale et de la logique de Comte.

S'il est vrai qu'il y ait des maîtres, s'il est faux que le ciel et la terre, et le moyen de les interpréter, ne soient venus au monde que le jour de notre naissance, je ne connais aucun nom d'homme qu'il faille prononcer avec un sentiment de reconnaissance plus vive. Son image ne peut être évoquée sans émotion.

Ce petit vieillard émacié, aux yeux doux, dont le masque rappelle Baudelaire et Napoléon, a réuni de grandes et précieuses ressources contre nos faiblesses soudaines et les trahisons du destin. Je ne suis pas de ceux qui se récitent quelques-unes des formules de Comte en les accompagnant de signes de cabale et de religion ; mais, familiarisé avec elles depuis longtemps, je ne puis donner à aucune un sens indifférent. Les plus abstraites en apparence me touchent, en passant, d'une magnétique lumière.

A demi-voix, dans le silence de la nuit, il me semble que je redis des syllabes sacrées :

- « Ordre et Progrès.
- « Famille, Patrie, Humanité.
- « L'Amour pour principe et l'Ordre pour base ; le Progrès pour but.
- « Tout est relatif, voilà le seul principe absolu.
- « Induire pour déduire, afin de construire.
- « Savoir pour prévoir, afin de pourvoir.

« L'esprit doit toujours être le ministre du cœur, et jamais son esclave.

« Le progrès est le développement de l'ordre.

« La soumission est la base du perfectionnement.

« Les phénomènes les plus nobles sont partout subordonnés aux plus grossiers.

« Les vivants seront toujours et de plus en plus gouvernés nécessairement par les morts.

« L'homme doit de plus en plus se subordonner à l'Humanité. »

Le poids même de ces sentences, leur austérité, leur rudesse, y ajoutent un charme d'une vigueur naïve. On ne le sent complètement qu'après le temps et le loisir de l'initiation. Mais un habitué de Comte finit par s'étonner d'entendre critiquer l'aridité de son langage philosophique. Il ne peut s'empêcher d'égaliser de telles sentences aux plus beaux vers moraux et gnomiques d'un Lysis, d'un Virgile, d'un Pierre Corneille. Il les trouve gonflées de consolations pénétrantes, et d'encouragements subtils, comme toutes les vérités qui défient le doute. Douceur, tendresse, fermeté, certitudes incomparables, c'est tout ce que renferme pour l'élève de Comte ce terrible mot, si peu compris<sup>1</sup>, de Positivisme !

Nous ne comprendrions rien au maître, si nous ne nous formions d'abord une idée nette de son disciple. C'est par celui-ci qu'il faut commencer.

1. Le positivisme passe, en général, pour n'admettre que ce qui se voit et se touche !

# I

## L'ANARCHIE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

Dans les derniers jours de l'année 1847 ou les premiers de 1848, un jeune homme à peine majeur entendait au Collège de France je ne sais qui prononcer du haut d'une chaire ces paroles, peut-être soulignées d'applaudissements : « Le vainqueur, « dans la grande lutte à laquelle nous assistons « encore, c'est le principe de l'examen ; le vaincu, « c'est le principe de l'autorité. Ainsi le Gouver- « nement de l'avenir sera le Gouvernement de « l'Examen. Je ne dis pas que ce soit un bien, j'en « reconnais tous les inconvénients, mais je le cons- « tate comme un fait. » Voilà les paroles du siècle. Tous les enfants du siècle dernier furent plus ou moins asservis à la constatation de ce prétendu fait.

Bien qu'il fût né dans cette période de crise, le jeune Charles Jundzill (ainsi se nommait l'auditeur du Collège de France) s'était contraint d'assez bonne heure à donner un sens aux mots dont il se servait. Il s'efforça en vain de trouver une signification quelconque à ces termes « gouvernement de l'Examen », et nul esprit normal, dans un des

âges normaux de l'humanité, ne trouverait cette signification, qui n'existe pas. Celui qui examine ne gouverne pas encore ; celui qui gouverne n'examine plus. L'acte propre du gouvernement, l'acte propre de l'examen s'excluent. Un gouvernement peut commencer par s'entourer des lumières de l'examen ; du moment qu'il gouverne, il a pris son parti, l'examen a cessé. De même, l'examen peut aboutir, par hasard, au gouvernement : tant qu'il reste lui-même, l'examen ne gouverne pas.

Et, sans doute, Charles Jundzill voyait bien que l'habitude d'examiner était établie dans son siècle et dans sa propre intelligence ; mais il ne voyait pas comment tirer de cette habitude une direction, et son expérience lui montrait en effet qu'on en tire tout le contraire.

« Étrange gouvernement que celui de l'examen ! » se dit-il. « Étrange situation mentale et sociale que celle qui consiste à examiner toujours, puis à examiner encore ! Étranges esprits qui se décernent mutuellement, ou qui s'attribuent eux-mêmes, les titres de philosophe et de penseur, et dont la vue est à ce point bornée, qu'ils prennent le *moyen pour le but*, qu'ils regardent comme le résultat de la crise ce qui n'est que la crise elle-même !... » Charles Jundzill traduisait ici l'étonnement, le scandale que lui causait cette gageure que son siècle tout entier soutenait en matière politique ; mais il en souffrait à beaucoup d'autres égards. Il en souffrait dans l'organisation de sa vie, car le principe d'examen ne fournit non plus aucun moyen d'ordonner la conduite privée ; il en souffrait encore dans la marche de sa pensée : examiner n'apprend ni à

choisir, ni à classer les idées utiles et les idées vraies.

Il en souffrait. J'aurais dû dire qu'il en avait souffert, car le malaise personnel de Charles Jundzill se trouvait déjà dissipé, quand il l'exposait à Auguste Comte dans une lettre<sup>1</sup> que je résume et développe d'après les vraisemblances de son état d'esprit. Ce malaise préliminaire, dont la discipline positiviste avait eu raison, était éminemment typique et significatif. Il représente avec beaucoup de netteté le malaise qu'ont éprouvé presque tous les esprits qui, nés dans la tradition catholique, sont devenus étrangers à la foi catholique. Charles Jundzill, originaire de Pologne, était de naissance et de formation purement romaines : avant sa dix-neuvième année, il avait constaté jusqu'à l'évidence son inaptitude à la foi, et surtout à la foi en Dieu, principe et fin de l'organisation catholique.

Était-ce la philosophie, était-ce la science qui l'avait réduit à cette impossibilité de croire ? Quelle que fût l'influence subie par le jeune homme, tel était le fait. Il ne croyait plus, et de là venait son souci. On emploierait un langage bien inexact si l'on disait que Dieu lui manquait. Non seulement Dieu ne manquait pas à son esprit, mais son esprit sentait, si l'on peut s'exprimer ainsi, un besoin rigoureux de *manquer de Dieu* : aucune interprétation théologique du monde et de l'homme ne lui était plus supportable. Je n'examine pas s'il avait tort ou raison, ni s'il avançait, ni s'il reculait. Il en était là. Seulement, Dieu éliminé, subsistaient les besoins intel-

1. Auguste Comte a placé cette lettre en tête de la *Synthèse subjective*.

lectuels, moraux et politiques qui sont naturels à tout homme civilisé, et auxquels l'idée catholique de Dieu a longtemps correspondu avec plénitude.

Charles Jundzill et ses pareils n'admettent plus de Dieu, mais il leur faut de l'ordre dans leur pensée, de l'ordre dans leur vie, de l'ordre dans la société dont ils sont les membres. Cette nécessité est sans doute commune à tous nos semblables ; elle est particulièrement vive pour un catholique, accoutumé à recevoir sur le triple sujet les plus larges satisfactions. Un nègre de l'Afrique ne saurait désirer bien vivement cet état de souveraine ordonnance intellectuelle et morale auquel il n'eût jamais accès. Un protestant, fils et petit-fils de protestants, s'est de bonne heure entendu dire que l'examen est le principe de l'action, que la liberté d'examen est de beaucoup plus précieuse que l'ordre de l'esprit et l'unité de l'âme, et cette tradition, fortifiée d'un âge à l'autre, a effacé de son esprit le souvenir du splendide *tout* catholique ; bien que sujet aux mêmes appétits d'unité et d'ordre que les autres pensées humaines, il n'est pas obsédé de l'image d'un paradis perdu : de son désordre même il tire un orgueil bien naïf !

Mais, chez les catholiques éloignés de la foi, cette espèce de nostalgie devient parfois si consciente, que les apologistes de leur religion en ont formé un argument d'une extrême vivacité. La vie humaine disent-ils, n'a qu'un axe, faute duquel elle se dissocie et s'écoule. Sans l'unité divine et ses conséquences de discipline et de dogme, l'unité mentale, l'unité morale, l'unité politique disparaissent en même temps ; elles ne se reforment que si l'on rétablit la première

unité. Sans Dieu, plus de vrai ni de faux ; plus de loi, plus de droit. Sans Dieu, une logique rigoureuse égale la pire folie à la plus parfaite raison. Sans Dieu, tuer, voler sont des actes d'une innocence parfaite ; il n'y a point de crime qui ne devienne indifférent, ni de révolution qui ne soit légitime ; car, sans Dieu, le principe de l'examen subsiste seul, principe qui peut tout exclure, mais qui ne peut fonder rien. Le clergé catholique donne le choix entre son dogme, avec la haute organisation qu'il comporte, et ce manque absolu de mesure et de règle qui annule ou qui gaspille l'activité. Dieu ou rien, c'est l'alternative proposée aux esprits tentés de douter.

Quelques-uns qui l'acceptent choisissent nettement le rien. Plutôt que d'admettre un point de départ auquel leur esprit se refuse, ils se résignent à la déchéance des institutions et des mœurs. Tel est le cas des natures les moins heureuses, pour lesquelles l'idée de Dieu apparaissait plutôt un frein et une gêne qu'un principe excitateur et régulateur. Tel est aussi le cas de natures débiles, promptes au désespoir, chez lesquelles toute ferme habitude, une fois perdue, ne peut plus être remplacée. Charles Jundzill, dont je continue à vous décrire le cas, n'était ni des uns ni des autres. Tout en donnant raison aux prêtres catholiques contre les imbéciles et contre les malades qui profitent du doute philosophique pour troubler l'ordre ou pour consentir aux perturbations, il devait nécessairement se prononcer contre cette troisième et cette quatrième classe d'esprits qui, sans se résigner au néant ni au mal, quittaient le Dieu catholique sans le quitter.

C'étaient d'abord ces marguilliers de l'Examen qui, ayant usé une fois de la Liberté intellectuelle contre l'idée de Dieu, s'entraînaient à penser que cette Liberté, placée sur le trône de Dieu, leur fournissait un bon modèle de pensée, de moralité et de civilisation : autant espérer de la hache les services de la boussole ou du niveau. C'était ensuite cette dernière catégorie d'anarchistes qui ont bien quitté le dogme catholique, mais qui en ont maintenu subrepticement toutes les déductions et conséquences d'ordre moral.

Nous connaissons en France, en Angleterre et en Russie beaucoup d'athées chrétiens qui construisent une morale, mais craignent de la motiver. Ils prescrivent aux hommes une discipline, et cette discipline est « indépendante » de toute conviction, un ensemble de devoirs, et ces devoirs ne sont rattachés à aucune foi, un système de dépendances humaines, et l'homme n'y dépend d'aucun système du monde. Mais il faudrait pourtant choisir : ou bien chaque homme est souverain, et n'est assujéti qu'à sa volonté propre, ou, s'il est sujet d'une dette, il faut qu'on lui dise pourquoi. Mais la morale libérale refuse énergiquement de justifier ses caprices impérieux. « Impératifs hypothétiques ! » dit-elle avec dédain. Elle croit nous dicter un Impératif catégorique et absolu. Son bâtiment ne dure qu'au moyen de quelques calembours honorables, qui recouvrent tant bien que mal les liens réels et forts par lesquels ces esprits tiennent, sans le savoir, à la doctrine qu'ils se flattaient d'abandonner. Si quelques têtes faibles nous ont fourni la preuve de leur mollesse en acceptant le désordre en haine de

Dieu, celles-ci manifestent un genre équivalent d'impuissance : après avoir rompu avec l'idée de Dieu, elles n'ont su ni presser ni examiner toutes celles de leurs idées qui s'appuyaient sur cette idée centrale ou qui en dérivait. Il n'y a point d'accord entre leur négation fondamentale de l'Absolu divin et leur affirmation non moins fondamentale de la Conscience morale absolue, qui n'est elle-même qu'un Dieu anonyme et honteux. Ils quittent le Dieu des théologiens et ne prennent pas garde qu'en acceptant, selon Rousseau et les Allemands, la souveraineté de leur Conscience individuelle, ils ne font que s'adjuger à eux-mêmes les anciens attributs de Dieu.

— Si vous croyez à l'Absolu, soyez franchement catholiques, criait à ces gens-là un Charles Jundzill.

« Si vous n'y croyez pas, il faut tenter, comme nous le tentons, de tout reconstruire sans l'Absolu : à moins, toutefois, que le prêtre n'ait raison contre nous, comme il a raison contre vous, et que cette réorganisation ne soit une pure chimère...

## II

### L'ORDRE POSITIF D'APRÈS COMTE

Était-ce une chimère ?

Quand Jundzill écrivit à Comte, il y avait exactement vingt-cinq années que le philosophe poursuivait son programme de *réorganiser*, en effet, *sans Dieu ni roi*<sup>1</sup>.

Plus que Jundzill et plus sans doute que personne, le jeune Auguste Comte avait senti les blessures de l'anarchie et les tares qu'elle nous laisse inévitablement : rien ne marque mieux la noblesse de cet esprit et le sang latin de sa race que la vigueur de sa réaction contre un si grand mal. Comme il le dit dans son *Testament*, il était né à Montpellier, sous le Peyrou de Louis XIV, « d'une famille éminemment catholique et monarchique » ; mais depuis le milieu de son adolescence, avant même

1. Les mots de *royauté* et de *roi* ont chez Comte une acception bien définie : ils veulent dire *roi* et *royauté de droit divin*. A proprement parler, ni Louis XVIII, ni Louis XIV, ni Henri IV, ni Louis XI ne sont pour lui des rois. Il les appelle plusieurs fois des dictateurs, pour marquer qu'il n'y a rien de commun entre leur genre d'autorité et la souveraineté théologique des princes du moyen âge. Les positivistes qui m'ont fait là-dessus une aigre querelle ont montré qu'ils ne connaissaient pas leur auteur. Voyez l'*Appendice n° II*.

d'entrer à l'École polytechnique, il avait répudié le théologisme en politique aussi bien qu'en religion. Mais il n'avait pas concédé pour cela aux idées de libre examen ou d'égalité, qui lui avaient servi à atteindre cette négation radicale, les qualités de l'Être divin ni celles du Souverain absolu. Ces idées ont bien pu être acceptées comme des « dogmes », et « dogmes absolus », du temps qu'elles étaient nécessaires à ruiner le théologisme : cette acceptation ne peut être que provisoire ; elles n'ont pas de valeur propre ; elles ne peuvent ni dominer ni régner et, en tant que principes, elles sont condamnées à mort.

Par exemple, on ne peut conserver, en politique, une Doctrine « qui représente le Gouvernement comme étant, par sa nature, l'ennemi nécessaire de la société, contre lequel celle-ci doit se constituer soigneusement en état continu de suspicion et de surveillance » (on a reconnu le Libéralisme) ; une Doctrine d'après laquelle il faut « examiner toujours sans se décider jamais » (on a reconnu le Protestantisme) ; une Doctrine contredisant ou méconnaissant ce « progrès continu de la civilisation », qui « tend par sa nature à développer extrêmement » les « inégalités intellectuelles et morales <sup>1</sup> » (on a reconnu la Démocratie). Cette doctrine morale et politique ne pouvait que pousser au comble une anarchie dont le jeune Auguste Comte, qui en sentait le vif dégoût, voulait s'affranchir à tout prix.

Platon a remarqué que certaines questions politiques nous posent en gros caractères des problèmes écrits en traits menus et fins dans les cas indivi-

1. *Cours de philosophie positive*, t. IV.

duels. Auguste Comte aurait peut-être été moins clairvoyant si les événements auxquels il assista<sup>1</sup> n'avaient pas posé devant lui, en des termes politiques et sociaux très pressants, sous une forme révolutionnaire et sanglante, ce qu'il appelle, dans la plus stricte et la plus émouvante de ses formules, *l'immense question de l'ordre*.

Pour trouver l'ordre, l'ordre intellectuel et l'ordre moral autant que l'ordre politique, il circoncrivit du mieux qu'il put le domaine de l'anarchie.

Un fait originel le frappa.

Si l'anarchie tenait : 1° la société presque entière, 2° diverses provinces du cœur, et 3° plusieurs départements de l'intelligence, il observa pourtant qu'il existait des régions sereines dans lesquelles cette anarchie ne régnait pas ou ne régnait plus. On trouve dans un de ses opuscules de 1822 cette remarque digne d'une longue mémoire, car elle inaugure une époque : « Il n'y a point de liberté  
« de conscience en astronomie, en physique, en  
« chimie, en physiologie même, en ce sens que  
« chacun trouverait absurde de ne pas croire de  
« confiance aux principes établis dans ces sciences  
« par des hommes compétents. S'il en est autrement en politique, c'est uniquement parce que, les

1. On trouverait, en dépouillant la correspondance d'Auguste Comte, les traces de l'émotion profonde que lui causaient les troubles contemporains. Il en éprouvait un étonnement douloureux, et les victoires de l'ordre lui causaient une admiration plus vive encore. « A voir les attitudes actuelles », écrivait-il, « on se demande ce que  
« deviendrait le monde social, si les vivants, malgré leur révolte  
« moderne, n'étaient pas, et même de plus en plus, gouvernés par  
« l'ensemble des morts, heureusement impassibles au milieu de nos  
« vaines paniques de rétrogradation ou d'anarchie ». (*Lettres d'Auguste Comte, à divers, t. I, première partie.*)

« anciens principes étant tombés et les nouveaux  
 « n'étant point encore formés, il n'y a point encore,  
 « à proprement parler, de principes établis ». *Éta-*  
*blir des principes politiques nouveaux*, et les établir  
 de manière à ce qu'ils soient inébranlables, c'est-  
 à-dire les fonder sur les mêmes bases qui supportent  
 les sciences inébranlées, voilà le projet que roulait  
 ce cerveau de vingt-quatre ans quand il méditait  
 son « *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour*  
*réorganiser la société* ».

« Pour réorganiser », c'était son idée principale :  
 il se marquait ainsi son but.

« Les travaux scientifiques » étaient « néces-  
 saires » : il marquait son moyen et le définissait.

Ce mot de scientifique est à prendre dans un  
 sens strict. L'astronomie, la physique, la chimie,  
 la physiologie cherchent et trouvent les lois des  
 apparences<sup>1</sup> qu'elles étudient : il faut examiner  
 comment elles s'y prennent pour cela et, cette étude  
 faite, fonder de la même manière une science de  
 la vie supérieure de l'homme. Cette science sera,  
 comme les autres, relative à des apparences ; mais  
 ces apparences seront, comme les autres, reliées  
 par des lois. Substituer à la recherche des causes  
 et des substances, qui, réelles ou imaginaires, nous  
 demeurent insaisissables, la simple recherche des  
 lois : ce fut la méthode nouvelle. Cette méthode était  
 destinée à fournir la doctrine nouvelle qui serait  
 le principe d'une nouvelle autorité, destinée elle-

1. Comte disait des *phénomènes*. On a traduit ici le terme grec  
 par son équivalent littéral français, pour faire sentir à quel point  
 cette doctrine, affirmative et positive comme la science, imite la  
 circonspection de la science, et n'affirme des choses que *ce qui en*  
*apparaît*.

même à vaincre l'esprit d'examen et à remplacer notre anarchie transitoire par l'ordre nouveau.

Mais l'esprit d'examen n'est pas le seul fauteur de l'anarchie intellectuelle. Il détermine une absence d'ordre qui est presque aussi pernicieuse que cet esprit lui-même. Nos notions acquises, et même les mieux établies, sont mal classées entre elles. A l'intérieur de chaque science, on divise et on subdivise à l'excès. Un esprit cohérent n'y retrouve jamais l'unité dont il garde le modèle et l'amour. Mathématicien de profession, Auguste Comte s'efforça tout d'abord d'organiser chaque embranchement de la science qu'il enseignait. Mais le même ouvrage d'organisation était à construire dans chacune des autres sciences. Dans chacune, en effet, les spécialités luttaient pour la vie, et leurs empires éphémères, succédant à leurs confuses disputations, la balançaient de l'anarchie mortelle à la stérile tyrannie. Les spécialistes s'érigent en seigneurs et en maîtres dans chaque branche ; le souci du détail qui les intéresse noie la conception de l'ensemble, et l'esprit du détail asservit et immobilise l'esprit humain.

Mais celui qui s'est élevé jusqu'à désirer que l'ensemble prévale enfin sur le détail est ici contraint de chercher quel est, en général, dans l'ordre scientifique, le détail et quel est l'ensemble, quelle est la sphère la plus vaste et la sphère subordonnée, quelle est donc la science-reine et quelles sont les sciences servantes : or, ces déterminations du rapport des sciences ou n'existent pas ou n'ont jamais été posées avec rigueur. Au démon de la liberté qui agite et divise chaque science s'est ajouté de l'une à

l'autre le démon de l'égalité. Pour le chasser, il faut les examiner successivement, leur assigner le rang et la dignité qui conviennent. Ainsi s'obtient la hiérarchie des sciences.

Cette hiérarchie est un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le philosophe a voulu naturellement qu'elle correspondît aux rapports intrinsèques des objets auxquels s'applique chaque science. Mais il exigeait aussi, d'une part, qu'elle aidât au développement futur des sciences en stimulant et en dirigeant les esprits, d'autre part, qu'elle reflétât l'ordre historique dans lequel ces sciences ont été successivement inventées par l'esprit de l'homme. Pour satisfaire au premier point et correspondre aux objets de la connaissance, Auguste Comte a disposé les sciences dans l'ordre de la généralité décroissante ou de la complication croissante : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie et morale. Chaque science se trouve ainsi déterminée et circonscrite, selon son objet propre et ses lois particulières. Mais, c'est un fait d'histoire que les sciences les plus générales et les moins compliquées sont réellement nées les premières : elles étaient et elles restent la condition d'existence des sciences plus compliquées, nées en effet postérieurement à elles. Toutefois, les cadettes ne sont pas inutiles aux aînées, car elles leur tracent une piste, elles leur indiquent la direction dans laquelle se fait normalement le progrès de l'esprit humain. Comte dit : elles leur fournissent des « destinations » précises. Comme la mathématique est indispensable à l'astronomie, l'astronomie à la physique, la physique à la chimie, la chimie

à la biologie, la biologie à la sociologie, la sociologie à la morale, ainsi, inversement, la morale explique, perfectionne, dirige la sociologie; la sociologie, la biologie; la biologie, la chimie; la chimie, la physique; la physique, l'astronomie; et l'astronomie, la mathématique.

Si l'on veut un exemple bien particulier, les rapports de l'astronomie et de la mathématique nous le fournissent. On ne peut faire d'astronomie sans calcul, mais les observations de plus en plus délicates des astres obligent à des calculs de plus en plus compliqués. Le calcul permet donc à l'astronomie de se constituer, mais les progrès de l'astronomie obligent le calcul à se perfectionner.

Le même jeu d'influences d'avant en arrière et d'arrière en avant se reproduit nécessairement à l'autre bout de la chaîne. La morale, cette politique suprême, cette espèce de religion à laquelle il faudra bien que l'homme donne sa foi quand il sentira qu'une telle foi, lui étant démontrée, demeure toujours démontrable, la morale n'existe point à l'état de science, tant que la sociologie n'est point avancée; mais, à son tour, pour avancer, la sociologie a besoin de la morale, qui pose les cas à résoudre, les questions à élucider, les fins précises à atteindre. Enfin, toutes les deux, la sociologie et la morale, ne peuvent être conçues convenablement sans le secours de toutes les sciences antécédentes, la mathématique comprise; mais la plus éloignée, la première, la plus ancienne mathématique elle-même est aussi attirée et comme *aspirée* par le développement de la sociologie, qui seule, d'après Comte, peut la régénérer, la systématiser

et l'utiliser. La mathématique fournit à la sociologie les conditions d'existence; elle en reçoit les règles de ses derniers mouvements.

Par cette vue belle et profonde, qu'il n'a cessé de préciser et de développer jusqu'à sa mort, Comte introduit dans les sciences un élément nouveau, qui leur semblerait étranger. Subordonner la mathématique à la science des sociétés, n'est-ce pas subordonner la science elle-même à son utilité pratique et retomber ainsi sous la critique de l'utilitarisme, telle qu'Auguste Comte l'avait lui-même formulée?

Il avait écrit en 1830 :

« Les applications les plus importantes dérivent  
 « constamment des théories formées dans une  
 « simple intention scientifique et qui souvent ont  
 « été cultivées pendant plusieurs siècles sans pro-  
 « duire aucun résultat pratique. On peut en citer  
 « un exemple bien remarquable dans les belles  
 « spéculations des géomètres grecs sur les sections  
 « coniques, qui, après une longue suite de généra-  
 « tions, ont servi, en déterminant la rénovation de  
 « l'astronomie, à conduire finalement l'art de la  
 « navigation au degré qu'il a atteint dans ces der-  
 « niers temps et auquel il ne serait jamais parvenu  
 « sans les travaux si purement théoriques d'Archi-  
 « mède et d'Apollonius; tellement que Condorcet  
 « a pu dire avec raison à cet égard : « *Le matelot*  
 « *qu'une exacte observation de la longitude préserve*  
 « *du naufrage doit la vie à une théorie, conçue,*  
 « *deux mille ans auparavant, par des hommes de*  
 « *génie qui avaient en vue de simples spéculations*  
 « *géométriques.* »

Cette difficulté qu'Auguste Comte s'était ainsi opposée à lui-même peut se résoudre par une observation bien simple. La situation des géomètres grecs était bien différente de celle des mathématiciens modernes. De leur temps la science des sociétés était réduite à un empirisme assez vague, et l'utilité sociale dont on pouvait s'aviser alors était très bornée : la *Science* des sociétés est fondée aujourd'hui ; aux lois statiques découvertes par Aristote se sont ajoutées d'autres lois statiques, et les lois dynamiques, complètement inconnues autrefois, viennent d'être saisies. Toutes ces découvertes dont Auguste Comte est l'auteur changent la face du problème : la sociologie est constituée, elle avance. Une science parvenue à son degré d'organisation est devenue digne de son objet. Quand on se subordonne à elle, on ne sort pas de la sphère scientifique, on ne fait pas de l'empirisme utilitaire, on subit la loi générale des connaissances humaines, qui est la soumission de l'analyse à la synthèse et du détail à l'ensemble : la synthèse, l'ensemble étant l'explicateur unique et l'unique révélateur.

Mais classer véritablement les sciences, c'est aussi classer les objets de la science. Si toutes les sciences convergent à la science des sociétés, c'est que l'homme en société représente le corps entier de la nature. Il le résume et le couronne. Nombre mathématique, membre du système solaire, élément physique, élément chimique, être vivant, l'homme est, de plus, un être sociable : c'est par cette dernière qualité qu'il est homme ; le meilleur type de l'homme, celui qui sera le plus normal et le plus humain, sera donc le plus éminemment sociable.

Ce sera l'homme chez lequel la sociabilité s'imposera et régnera.

Dans le plexus de nos instincts, cette prééminence de l'instinct social établit un nouveau principe de classement, grâce auquel l'anarchie morale peut être éliminée, comme l'anarchie mentale l'a été grâce à la classification des sciences. La sociabilité, instinct des instincts, joue le même rôle que la sociologie, science des sciences : elle se subordonne complètement le reste. Comme nous savons l'ordre dans lequel l'homme doit penser, nous atteignons ici à l'ordre selon lequel il doit sentir.

Peut-il sentir comme il le doit? Un être comme l'homme, qui est éminemment social, c'est-à-dire qui tire presque tout ce qu'il est de la société, sa substance et son milieu, un être qui ne vit que d'autrui et par autrui, peut-il vivre aussi en autrui et pour autrui? Peut-il vivre de plus en plus hors de lui-même? On ne saurait nier qu'il y prenne souvent plaisir et que le désintéressement, le dévouement et le sacrifice appartiennent au genre humain. Les pouvoirs naturels de l'homme vont certainement jusque-là. Il y eut de tout temps, partout, sous toutes les disciplines de morale ou de religion, des esprits et des cœurs, dont le naturel atteignit au sublime quand ils se renonçaient eux-mêmes et préféreraient autrui. Mais, comme dit Comte, « le saint problème humain » consiste à « instituer » d'une manière continue et permanente, d'une manière « habituelle », cette « prépondérance », ordinairement temporaire et accidentelle ou fort exceptionnelle « de la sociabilité sur la personnalité ». Il s'agit de subordonner constamment « l'homme à

l'humanité », de perfectionner l'homme en le rendant plus digne de lui, plus humain.

Comment faire ? C'est là un problème nouveau.

La sociologie a fait saisir sur le fait la nature éminemment sociable de l'homme ; la morale vient de préciser quelle est la règle qui doit prévaloir pour développer le meilleur élément, l'élément sociable de la nature humaine. Grâce à ces deux sciences, nous connaissons ce qu'il faut faire. Il ne reste que la pratique. Reste à découvrir les moyens d'assurer l'avantage au meilleur type humain ; ces moyens trouvés, reste encore à trouver la force qui les mette en usage.

Auguste Comte est un des rares moralistes qui n'aient pas confondu ces deux ou trois points de vue très distincts. Dès 1826, il écrivait : « Ni l'individu, ni l'espèce ne sont destinés à consumer leur vie dans une activité stérilement raisonneuse en dissertant continuellement *sur la conduite qu'ils doivent tenir*. C'est à l'activité qu'est appelée] essentiellement la masse des hommes. » Or, de bons sentiments ne suffisent pas à diriger l'activité. « Les meilleures impulsions sont habituellement insuffisantes pour diriger la conduite privée ou publique, quand elle reste toujours dépourvue *des convictions destinées à prévenir ou à corriger ces déviations* <sup>1</sup>. » Il faut des convictions, c'est-à-dire une foi, c'est-à-dire un dogme. La « règle volontaire » doit toujours reposer sur « une discipline involontaire », et cette discipline doit être « chérie ». « *Toute consistance est inter-*

1. *Synthèse subjective*, 1856.

*dite aux sentiments qui ne sont point assistés par des convictions*<sup>1</sup>. » En d'autres termes, il faut un dogme : un dogme aimé. Et, pour être présentées aux imaginations, pour retentir dans les cœurs, ces convictions exigent un ensemble de pratiques habituelles. Le dogme appelle un culte. A cette condition seulement la religion sera complète, et la religion est indispensable à toute morale qui veut être pratiquée et vécue. Sans religion, point de morale efficace et vivante : or, il nous faut une morale pour mettre fin à l'anarchie des sentiments, comme il a fallu une classification des sciences pour mettre fin à l'anarchie des esprits.

Auguste Comte institua donc une religion. Si la tentative prête à sourire, je sais bien, par expérience, qu'on n'en sourit que faute d'en avoir pénétré bien profondément les raisons.

Le dogme catholique met à son centre l'être le plus grand qui puisse être pensé, *id quo majus cogitari non potest*<sup>2</sup>, l'être par excellence, l'être des êtres et celui qui dit : *sum qui sum*. Le dogme positiviste établit à son centre le plus grand être qui puisse être connu, mais connu « positivement », c'est-à-dire en dehors de tout procédé théologique ou métaphysique. Cet être, les sciences positives l'ont saisi et nommé au dernier terme de leur enchaînement, quand elles ont traité de la société *humaine* : c'est le même être que propose à tout homme, comme son objet naturel, l'instinctive révélation de l'amour dans la silencieuse solitude

1. *Appel aux Conservateurs*, 1855.

2. Saint Thomas, résumant saint Augustin et saint Anselme (*Sum. theol.*, prima primae, q. II, art. 1, 2).

d'un cœur, qui ne cherche jamais que lui : être semblable et différent, extérieur à nous et présent au fond de nos âmes, proche et lointain, mystérieux et manifeste, tout à la fois le plus concret de tous les Êtres, la plus haute des abstractions, nécessaire comme le pain et misérablement ignoré de ce qui n'a la vie que par lui ! Ce que dit la synthèse, ce que la sympathie murmure, une synergie religieuse de tous nos pouvoirs naturels le répétera : le Grand-Être est l'Humanité.

Comme le fait très justement remarquer l'un des meilleurs disciples de Comte, M. Antoine Baumann, *humanité* ne veut aucunement dire ici l'ensemble des hommes répandus de notre vivant sur cette planète, ni le simple total des vivants et des morts. C'est seulement l'ensemble des hommes qui ont coopéré au grand ouvrage humain, ceux qui se prolongent en nous, que nous continuons, ceux dont nous sommes les débiteurs véritables, les autres n'étant parfois que des « parasites » ou des « producteurs de fumier ». Cette nombreuse élite humaine n'est pas une image vaine. Elle forme ce qu'il y a de plus réel en nous. Nous la sentons dès que nous descendons au secret de notre nature. Sujets des faits mathématiques et astronomiques, sujets des faits physiques, des faits chimiques et des faits de la vie, nous sommes plus sujets encore des faits spéciaux à la famille humaine. Nous dépendons de nos contemporains. Nous dépendons bien plus de nos prédécesseurs. Ce qui pense en nous, avant nous, c'est le langage humain, qui est, non notre œuvre personnelle, mais l'œuvre de l'humanité ; c'est aussi la raison humaine, qui nous

a précédés, qui nous entoure et nous devance ; c'est la civilisation humaine, dans laquelle un apport personnel, si puissant qu'il soit, n'est jamais qu'une molécule d'une énergie infime dans la goutte d'eau ajoutée par nos contemporains au courant de ce vaste fleuve. Actions, pensées ou sentiments, ce sont produits de l'âme humaine : notre âme personnelle n'y est presque pour rien. Le vrai positiviste répète à peu près comme saint Paul : *in eâ vivimus, movemur et sumus*, et, s'il a mis son cœur en harmonie avec sa science et sa foi, il ne peut qu'ajouter, en un acte d'adoration, la parole un peu modifiée du Psalmiste : — *Non nobis, Domina, non nobis, sed numini tuo da gloriam !*

Assurément la religion ainsi conçue n'est bonne que pour nous : elle n'a de rapport qu'avec la race humaine et le monde où vit cette race. L'infini et l'absolu lui échappent, mais il faut observer ici que cette condition ne s'impose pas moins à la science la plus rigoureuse. « Rien n'empêche, dit Comte<sup>1</sup>, d'imaginer, hors de notre système solaire, des mondes toujours livrés à une agitation inorganique entièrement désordonnée, qui ne comporterait pas seulement une loi générale de la pesanteur. » Cette imagination du désordre sert d'ailleurs à nous faire apprécier mieux et même *chérir* (le mot revient souvent) les bienfaits de l'ordre physique qui règne autour de nous<sup>1</sup> et dont nous sommes l'expression la plus complète.

1. « L'homme est tellement disposé à l'affection qu'il l'étend  
« sans effort aux objets inanimés, et même aux simples règles  
« abstraites, pourvu qu'il leur reconnaisse un lien quelconque avec  
« sa propre existence. » (*Système de politique positive*, t. II.)

Ce point bien médité, inutile de s'arrêter aux curiosités spéculatives. La logique humaine, ou philosophie, n'est que « l'ensemble des moyens propres à nous révéler les vérités qui nous conviennent<sup>1</sup> ». Les vérités qui nous conviennent. Non les autres. Qu'en ferions-nous? Comte ne cessa de formuler son indifférence<sup>2</sup> à l'égard de ces dernières, en même temps que d'élargir et de préciser la sphère de « ce qui nous convient ». Mais, en s'élargissant ainsi, sa philosophie approchait des confins de la religion qu'elle ne tardait pas à rejoindre. La définition que l'on vient de lire est de 1851. Il la corrigea cinq ans plus tard<sup>3</sup>. La vraie logique ne lui parut plus bornée à « dévoiler *les vérités* » qui nous conviennent : elle embrassa le domaine de l'action. Elle le systématisa et le régla ; « car nous devons autant systématiser nos conjectures que nos démonstrations, les unes et les autres devant être mises au service de la sociabilité, *seule source de la véritable unité* ». La vraie logique se définit donc « le concours normal des sentiments, des images et des signes pour nous *inspirer* » (au lieu de *dévoiler*) « les *conceptions* » (au lieu de *vérités*) « qui conviennent à nos besoins moraux, intellectuels et physiques ». Cette philosophie, cette logique veut envelopper et soulever toute l'âme.

Donc, sachant les besoins humains, nous leur fournirons, en vue de les satisfaire, tout ce que nous

1. *Système de politique positive*, t. II.

2. Au reproche d'utilitarisme, même réponse que ci-dessus. Comte dirait que la sphère de ce qui nous convient est, grâce à lui, organisée : la morale est une science.

3. *Synthèse subjective*.

aurons : vérité, quand nous posséderons une vérité ; fables, lorsque les vérités feront défaut ; l'esprit humain ni l'âme humaine n'attendent point. Celui qui meut le soleil et les autres étoiles dans le *Cantique* de Dante, l'amour, qu'Auguste Comte appelle « le moteur » de toute activité, cet amour, ce désir nous jette en avant. Prenons garde de rien mépriser qui nous appartienne. La poésie est « plus large » et « non moins vraie » que la philosophie. Ce que le philosophe peut exiger de la poésie, c'est seulement de ne pas contredire ce que la science révèle de certain sur la nature humaine. Sous cette condition, que la poésie ait champ libre ! Elle ne pourra qu'ajouter par ses ornements à la magnificence de la religion. Veut-elle attribuer aux corps des qualités imaginaires ? Il suffit qu'elles ne soient point « en opposition avec les qualités constatées ». Veut-elle concevoir des êtres absolument fictifs ? Il suffira qu'ils servent le Grand-Être et contribuent à rendre la synthèse aussi émouvante que vraie.

Auguste Comte en a donné l'exemple. Puisque le Grand-Être nous manifeste, aussi réellement que possible, « l'entière plénitude du type humain, où l'intelligence assiste le sentiment pour diriger l'activité », pourquoi ne pas associer aux hommages rendus au Grand-Être cette Planète, avec le système entier qui lui sert de demeure ? Pourquoi s'arrêter là et ne point ajouter à ce couple de dieux l'Espace qui enveloppe notre système ? Que la Terre et que les planètes se meuvent, rien n'empêche d'y voir un acte de volonté. Que l'Espace se laisse franchir, rien n'empêche d'expliquer que ce libre parcours ait été laissé au chœur de nos astres par l'acte

continu de sympathies immenses. Rien n'empêche non plus de rêver que, si l'Espace fut, c'est pour que la Terre, son satellite, ses compagnes et son soleil y puissent fleurir ; il n'est pas difficile non plus d'imaginer supplémentairement que la Terre, qui était indispensable à « la suprême existence », ait voulu concourir en effet au Grand-Être. Le poète a le droit de ne pas tenir la concordance pour fortuite. Comme le savant explique les hommes par la loi de l'Humanité, l'attrait de ce Grand-Être rendra compte au poète de la subtile bienveillance des innombrables flots de l'Espace éthéré<sup>1</sup>, et du courage que la Terre (et aussi le soleil et la lune « que nous devons spécialement honorer ») a déployé et déploiera pour le commun service de l'Humanité triomphante.

Ici, le philosophe, peut-être soucieux à l'excès de sa philosophie de l'histoire, et voulant, comme il dit, incorporer le fétichisme en même temps qu'un certain degré de polythéisme à sa religion de l'humanité, eut le tort déplorable de gâter, en leur donnant un nom malheureux, ces rêveries qui sont fort belles. Mais, avant de rire du Grand-Fétiche, — c'est le nom qu'il osa décerner à la Terre-mère, — j'aimerais que l'on consultât, moins sur le mot que sur la chose, les esprits compétents, et je veux dire les poètes. Je ne le demanderai pas à M. Sully-Prudhomme, qui n'a presque rien d'un positiviste<sup>2</sup>. Mais M. Charles de Pomairols, qui a parlé de la Terre avec des inflexions d'une grâce pieuse, sait

1. Ou Grand Milieu.

2. Le poète de *la Justice* procède évidemment de Kant.

fort bien le sens des termes dont il s'est servi, car il fut très bon philosophe et comtiste aussi orthodoxe que poète élégant et pur.

Le Grand-Fétiche anime la cadence de ces beaux vers :

... J'ignorais tout de toi, vierge, ô blanche voisine !  
*Mais notre pays même avec grâce et douceur*  
*M'a conduit vers le bien qui manquait à mon cœur,*  
 Et, m'étant approché du parfum des prairies,  
 Invité par l'éclat des pelouses fleuries,  
 Un jour, il m'a suffi, le plus doux de mes jours,  
 De faire sous mes pas plier leur fin velours,  
 De suivre à l'abandon le ruisseau qui serpente,  
 De me laisser aller, comme lui, sur la pente,  
*D'entendre d'un esprit docile le conseil*  
*Que la forme du sol, sous l'éternel soleil,*  
*Avait déposé là, dès l'origine ancienne,*  
*Vierge ! et je t'ai trouvée et je t'ai faite mienne !*

Les poètes de tous les temps ont dû reconnaître à Cybèle un corps vivant, un esprit, une volonté, des désirs. Mais cette attribution, ordinairement due au souffle de l'instinct, est chez M. de Pomairols systématique<sup>1</sup>, et telle que l'esprit de Comte l'eût souhaitée.

Prenons bien garde au caractère principal de ce système, qui est le *naturel* : l'auteur de la *Synthèse subjective* ne se flattait pas de créer ses matériaux. A peine eût-il osé dire comme Pascal : « L'ordre est de moi. » L'ordre, en effet, était lui-même inscrit dans la nature des choses. Comte s'est borné à l'y découvrir, et il a composé dans une suite rigoureuse des sentiments, des idées et des

1. Ch. de Pomairols, *Regards intimes* (Lemerre, éditeur).

habitudes qui, avant lui, avaient toujours plus ou moins existé à l'état flottant. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier si l'on veut connaître, comprendre, apprécier ce que cet homme, qui passe pour orgueilleux et qui fut si humble, avait dans la pensée quand il fondait *sa religion*. Le dogme en est si peu arbitraire que l'Olympe de Comte a toujours fait l'objet du culte des sensibilités délicates et des imaginations exaltées, à quelque genre de religion qu'elles appartenissent.

Il a pareillement classé, nommé, qualifié toutes les autres vénération instinctives. Il a organisé et pour ainsi dire, ajusté en moraliste, mais aussien mathématicien, avec précision et finesse, les plus nobles ressorts de l'homme moderne : *honneur, gloire, pudeur, enthousiasme, dignité, intégrité*. Il ne s'est jamais flatté de les inventer. Les formules de ce système et de cet ordre peuvent être trouvées surprenantes ou choquantes. Avant de les railler ou de les censurer, il faut voir si elles ne correspondent pas à des faits reconnus.

C'est un fait que, dans beaucoup d'esprits, la vie religieuse est devenue affaire de tradition plus que de foi, de point d'honneur personnel ou domestique plus que de certitude individuelle.

C'est un fait que le culte des morts se développe dans les grandes villes du monde occidental.

C'est un autre fait que les jugements de la postérité, les visions de l'avenir impressionnent et déterminent les grandes âmes. Avant que Comte eût pu parler d'immortalité subjective, le fier Danton avait lancé au Tribunal révolutionnaire sa réponse : « *Ma demeure? Demain dans le néant, et mon nom au*

« *Panthéon de l'histoire*<sup>1</sup>! » Comte observe ce qui nous émeut et ce qui nous règle : il le médite, l'analyse, le généralise et le codifie.

Le culte qu'il ajoute au dogme et à la morale de sa religion n'est que le développement du culte catholique, et c'est sans doute ce qui en fait, au premier abord, la bizarrerie. Ces invocations, ces confessions, ces effusions, ces neuf sacrements, ce calendrier dans lequel les jours et les mois de l'année sont consacrés aux « grands types de l'humanité », prennent tantôt l'aspect d'un décalque tout pur et tantôt celui d'une charge. De même, les anges gardiens (la mère, la fille, l'épouse, qui sont aussi nommées déesses domestiques), l'utopie de la Vierge-Mère, le sacerdoce, le temple de l'Humanité. De même, l'établissement du pouvoir spirituel présidé par un grand-prêtre de l'Humanité, pape de l'avenir. Eh! le rituel du catholicisme ne doit-il pas aussi au rituel des religions qui l'ont précédé? Toutes les institutions religieuses qui ont vécu ont tiré leur substance de devanciers immédiats. Celui qui regarde de près les rêves d'Auguste Comte saisit promptement les raisons de chaque rite ou de chaque observance. Ici, la critique se borne à cette observation qu'il n'y a guère exemple d'un culte ainsi organisé d'un jet dans une seule tête; encore y a-t-il réponse à cela : les prémisses de Comte une fois posées, on ne peut s'écarter beaucoup des conséquences qu'il a déduites.

Le culte rendu à l'Humanité sert proprement d'excitateur continu et régulier aux puissances

1. Émile Antoine, *Revue occidentale* du 1<sup>er</sup> mars 1893.

d'enthousiasme et d'énergie accumulées dans le dogme. Ou l'Humanité ne sera qu'un terme vague, général et sans efficacité, ou nous devons préciser rigoureusement ce qu'il faut vénérer en elle : moment, lieu et personnes. Il faudra nommer les grands hommes, leur consacrer des jours, des semaines, des mois. Il faudra vous montrer l'élément religieux, la poussière d'Humanité qui flotte autour de vous et, comme toujours, la classer et l'organiser. Vous la verrez dans la famille : vous lui élèverez l'autel domestique. Vous la verrez dans la patrie, et le patriotisme en aura ses rites particuliers. La femme que vous aimerez vous sera aussi, de toute nécessité, une image sensible, vive et puissante, de la flamme d'amour qui chasse l'homme de lui-même et lui révèle qu'il est fait pour d'autres que lui. Mais, si le fondateur de votre culte aima avant vous, pourrez-vous refuser à son élue le rang de patronne et de bienheureuse ? Elle figurera la Femme dans l'Humanité. Avec une exactitude qui touchera même vos sens, elle signifiera le règne du cœur<sup>1</sup>, mais d'un cœur assisté de toutes les clartés de l'intelligence, d'un cœur réorganisé et régénéré : elle épanouira le triomphe de l'âme arrivée à sa plénitude sur une raison sèche et nue. — Rien d'inorganique, rien d'impersonnel, ni rien de confus ne peut être souffert dans les prescriptions du positivisme. C'est une

1. Il faut s'entendre, en effet, quand on écrit que la morale de Comte établit le règne du sentiment. Avec quel dédain il écrit d'une personne qui lui déplait : « Emanée d'un père stupide et anarchique, cette jeune dame croit et *dit* que la vie n'a jamais besoin d'être systématiquement réglée, et que le sentiment suffit pour nous conduire ». (90<sup>e</sup> lettre au D<sup>r</sup> Audiffrend, 26 Aristote, 69).

philosophie extrêmement vivante, figurée avec la dernière précision. La couleur et la vie qui lui sont naturelles sont avivées encore par cette force et cette clarté du dessin.

Tous les détails minutieux auxquels Comte descend s'expliquent de même. Ou la religion, la morale, la politique, la poésie se donneront la main ; ou la synthèse positive formée dans les esprits n'agira point sur la conduite. Un positiviste peut s'abstenir, par aridité naturelle, de répéter les célèbres formules établies par Auguste Comte avec les fragments des poètes qu'il préférerait :

*Vergine Madre, figlia del tuo figlio,  
Quella ch'emparadisa la mia mente  
Ogni basso pensier dal cor m'avulse! etc.*

Mais ce positiviste est exactement dans le même cas que le catholique dénué de mysticité. Leur culte n'est pas complet, précisément parce que leur type est inachevé. Pure infirmité personnelle, qui ne peut arrêter notre jugement. Les différentes parties du positivisme de Comte concourent à tirer de l'anarchie l'esprit ou le cœur qu'elle fait souffrir ; mais l'œuvre entière ou quelque œuvre conçue sur un plan aussi général que celle-ci sera seule capable d'organiser complètement, définitivement, tête et cœur, personne et État. L'influence de cette œuvre peut être infinie : ce n'est pas vainement que, dans un langage digne de la plus haute algèbre, d'une poésie sans égale, Auguste Comte se flatta de rendre l'homme « *plus régulier que le ciel*<sup>1</sup> ».

1. *Système de politique positive*, tome IV.

Régulier, nullement esclave. Du jour où s'établit cette Religion Positive, l'ordre, devenu la condition du progrès, impose le respect spontané de la tradition, bien mieux, « l'amour » de ce « noble joug du passé », et, d'une façon plus générale, le sentiment de la supériorité de l'obéissance et de la soumission sur la révolte. Tout le monde subit la loi, le sage la connaît, mais l'homme pieux l'affectionne. Si donc le culte du Grand-Être humain se propageait et s'imposait, les relations de dépendance universelle et d'universelle hiérarchie seraient précisément l'objet de ces exaltations, de ces enthousiasmes et de toutes les agitations sensibles qui s'exercent aujourd'hui en sens opposé : ce grand facteur révolutionnaire, l'humeur individuelle, le sentiment, l'Amour serait l'auxiliaire de la paix générale.

Qui a de grands devoirs doit disposer de grands pouvoirs, même matériels, même pécuniaires; on ne chicane plus aux Gouvernements ni aux autres forces sociales, qui sont chargées de plus lourdes responsabilités, les capitaux matériels et moraux qui leur sont nécessaires pour en porter la charge. Le régime électif est remplacé, en sociocratie positive, par une sorte d'adoption qui donne aux « dignes chefs » le droit de désigner leurs successeurs. Les forts se dévouent aux faibles, les faibles vénèrent les forts. Un puissant patriciat s'est constitué; les prolétaires se groupent autour de lui, toute « source envieuse des répugnances démocratiques » étant bien tarie : maîtres et serviteurs se savent tous formés les uns en vue des autres. Les dirigeants se règlent sur les avis du sacerdoce, pouvoir spirituel

qui se garde bien d'usurper, sachant que sa fonction n'est que de conseiller, non d'assumer en aucun cas le commandement<sup>1</sup>.

La discussion stérile est finie à jamais, l'intelligence humaine songe à être féconde, c'est-à-dire à développer les conséquences au lieu de discuter les principes. Les dissidences sont de peu. Les conquêtes de l'ordre éliminent nécessairement les derniers partisans des idées de la Révolution, qui forment « le plus nuisible et le plus arriéré des partis<sup>2</sup> ». Tous les bons éléments du parti révolutionnaire abjurent le principe du libre examen, de la souveraineté du peuple, de l'égalité et du communisme socialiste : « dogmes révolutionnaires que toute doctrine vraiment organique doit préalablement exclure », et pour lesquels on voudrait imposer « aujourd'hui matériellement un respect légal ». Ces dogmes subversifs vont mourir de faiblesse. Les bons éléments du parti rétrograde abjurent, tout au moins en politique, la théologie et le droit divin. Les positivistes font avec les premiers une alliance politique, avec les seconds l'alliance religieuse. Car les premiers ont de l'ardeur et de la vie, semences ignées du progrès, et les seconds possèdent une discipline du plus grand prix. « Sans devoir devenir pleinement positivistes, les vrais conservateurs peuvent en faire sagement des applications<sup>3</sup>. » L'homme abdique ses prétendus droits, mais il remplit des devoirs qui le perfectionnent. L'esprit

1. Si cette usurpation pouvait se produire, on aurait, selon Comte, la *pédantocratie*, ou le plus affreux des régimes.

2. *Appel aux Conservateurs*.

3. *Appel aux Conservateurs*.

d'anarchie se dissout, l'ordre ancien se confond peu à peu avec l'ordre nouveau.

Au catholicisme, que Comte ose appeler « le polythéisme du moyen âge », se substitue sans secousse le culte de l'Humanité, au moyen de la transition ménagée par la Vierge-Mère, cette « déesse des Croisés », « véritable déesse des cœurs méridionaux », « suave devancière spontanée de l'Humanité<sup>1</sup> ». Le conflit entre l'enthousiasme poétique et l'esprit scientifique est pacifié<sup>2</sup>. Paix dans les âmes. Paix au monde. La violence aura disparu avec la fraude. Avec la guerre civile, la guerre étrangère s'apaisera sous le drapeau vert d'une République occidentale, présidée par Paris, étendue autour du « peuple central » (la France), à l'Italie, à l'Espagne, à l'Angleterre et à l'Allemagne. Le Grand-Être, qui n'est pas encore, Comte l'avoue<sup>3</sup>, le Grand-Être sera enfin : les hommes baigneront dans la délicieuse unité des cœurs, des esprits, des nations.

1. Passim : *Système de politique positive*, t. III ; *Appel aux Conservateurs* et *Synthèse subjective*.

2. *Synthèse subjective*.

3. *Système de politique positive*, t. II.

### III

#### VALEUR DE L'ORDRE POSITIF

M. Pierre Laffitte, qui a dirigé le positivisme depuis la mort de son maître jusqu'à ces derniers temps<sup>1</sup>, eut coutume de dire que Comte s'est trompé sur la vitesse des transformations prévues par son génie. Une critique exacte des méprises de Comte n'a pas été faite encore et les proportions de son encyclopédie la rendent difficile. On peut douter de certains points très importants. La sociologie est-elle aussi avancée que le soutient Comte<sup>2</sup>? La loi de dynamique sociale, sa chère loi d'après laquelle l'humanité passe nécessairement par les trois états d'affirmation théologique, de critique métaphysique et de science ou de religion positive, doit-elle être tenue pour démontrée<sup>3</sup>? Enfin, la division des instincts en altruistes et en égoïstes a-t-elle l'évidence que l'on souhaiterait?

1. Il est mort en janvier 1903. M. Charles Jeannolle lui a succédé.

2. « La biologie n'est pas faite », lui objecte très justement M. Anatole France, dans le *Jardin d'Epicure*.

3. Il faudrait un livre entier pour l'examiner convenablement. M. Michel Salomon va trop loin, quand il déclare cette grande loi « arbitrairement affirmée ». Les efforts des métaphysiciens, MM. Boutroux, Liard, Ravaisson, pour la rattacher à la métaphysique ne sont pas décisifs non plus.

Quelque graves que soient ces doutes, ils n'atteignent pas la doctrine, dont les grands traits subsistent.

— L'histoire de l'Europe contemporaine, celle qui va des environs de 1854 à 1904, donne également un démenti aux rêveries pacifiques de la religion de l'Humanité; mais ce démenti de détail communique au système total une vigueur, un intérêt que l'on peut nommer actuels : le positivisme paraît d'autant plus vrai et d'autant plus utile que ses meilleures espérances sont déjouées<sup>1</sup>. C'est qu'il est, par-dessus tout, une discipline.

Pas plus qu'il ne diminuait la famille au profit de la patrie, Comte n'affaiblissait la patrie au profit de l'humanité : la constitution de l'unité italienne et de l'unité allemande, l'extension de l'empire britannique et de l'empire américain, nos défaites de 1870 auraient probablement inspiré à Comte, s'il eût atteint, suivant son rêve, à la longévité de Fontenelle, des retouches très sérieuses, mais très faciles, et que plusieurs de ses disciples n'ont pas craint d'accomplir, sur l'article de la Défense française et du renforcement de notre nationalité<sup>2</sup>. Jusqu'à nouvel ordre, pour fort longtemps peut-être, la patrie représentera le genre humain pour chaque groupe d'hommes donné, et cet « égoïsme national ne laissera pas de les disposer à l'amour universel<sup>1</sup> », Auguste Comte l'a observé de lui-même.

1. Notons bien que c'étaient des espérances conditionnelles.

2. Il serait aisé de trouver dans la *Revue occidentale* de M. Pierre Laffitte des traces expresses de ces retouches nécessaires. De son côté, M. Antoine Baumann, qui n'appartient pas à l'obéissance de M. Laffitte, a (plus profondément) accusé les mêmes tendances.

1. *Système de politique positive*, t. II.

Sous ces réserves et moyennant ces compléments, les uns et les autres bien secondaires en un sujet qui tient à l'ensemble même des choses, la critique doit avouer qu'Auguste Comte a résolu, quant à l'essentiel, le problème de la réorganisation positive. S'il n'a pas réglé le présent « *d'après l'avenir déduit du passé*<sup>1</sup> », on peut dire qu'il a, comme il s'en vante, convenablement et « pleinement systématisé le bon sens<sup>2</sup> ».

Il l'a fait avec un bon sens incomparable. Les utopies que l'on rencontre dans son œuvre y sont appelées en toutes lettres des utopies, les fictions des fictions, les théories des théories; encore se défie-t-il des théories pures, jeux d'esprit qu'il renvoie aux académiciens. « La dégénération académique », dit-il<sup>3</sup>. Ce qu'il théorise, c'est la pratique<sup>4</sup>. Et, chose admirable, chose unique peut-être dans la succession des grands hommes de sa famille, ce théoricien de l'altruisme et qui a désiré le bien si passionnément, n'a pas été un optimiste, il n'a pas cru que ce qu'il proposait ou conseillait se trouvât dès lors accompli : il a sans cesse, comme il dit, appelé « *les impulsions personnelles au secours des affections sociales*<sup>5</sup> », se gardant ainsi de dénaturer le mécanisme de l'homme pour l'améliorer en imagination.

1. *Système de politique positive*, t. III.

2. *Cours de philosophie positive*, t. VI.

3. *Système de politique positive*, t. III.

4. Il a le sens du détail et de l'exception, lui qui ne cesse de soumettre le détail à l'ensemble. Par exemple, *adversaire acharné du divorce*, il n'hésite pas à l'admettre en certains cas. Il l'admet pour le cas de Clotilde de Vaux. Il ne l'admet pas pour lui-même.

5. *Système de politique positive*, t. II.

Trait non moins rare et sur lequel il est aussi sans rival, Maistre et Bonald ne lui ayant que montré la voie, il a senti profondément ce qu'il y avait d'anarchique et de « subversif » à concentrer « la sociabilité sur les existences simultanées », c'est-à-dire à croire que nous ne formons de société qu'avec nos contemporains, à méconnaître « l'empire nécessaire des générations antérieures<sup>1</sup> », et enfin à faire prévaloir la solidarité dans l'espace sur la continuité, qui est la solidarité dans le temps : en renversant un rapport si défectueux, en rendant aux hommes morts et aux hommes à naître la première place dans la réflexion des meilleurs, il a fondé vraiment sa philosophie et sa gloire.

1. *Système de politique positive*, t. II.

## IV

### LE FONDATEUR DU POSITIVISME

Ce bon sens était donc la faculté maîtresse de Comte. Elle a réglé souverainement ses autres puissances, si l'on excepte une période d'un an (1826-1827). La crise d'aliénation qui alla jusqu'à la folie furieuse pourrait témoigner elle-même de l'extraordinaire violence de l'imagination et de la sensibilité auxquelles cet esprit eut la charge de présider. La persistance des images était chez lui si forte, sa mémoire était si parfaite qu'il avait coutume de composer de tête, phrase par phrase, les sept ou huit cents pages de ses traités. La méditation ainsi conduite jusqu'au dernier mot du dernier feuillet, il la rédigeait tout d'un trait, presque sans rature; ses imprimeurs ne pouvaient le suivre dans la rapidité de sa rédaction.

Claire et forte dans ses opuscules de jeunesse, on trouvera l'expression diffuse et longue dans les livres de sa maturité; mais les derniers, principalement le *Système de politique positive*, accusent un progrès immense. La phrase, raccourcie et grave,

chante les saintes lois. Il s'était imposé, dans la composition pour la rédiger, une sorte de rythme ; il aggrava ce rythme de nouveaux artifices mathématiques, dont l'explication tiendrait trop de place, quand il écrivit la *Synthèse subjective*. Ce régime austère qu'il eût voulu imposer à la poésie de son temps, comme à son art particulier, tendait, dit-il, « à concentrer la composition, esthétique ou théorique, chez les âmes *capables d'en apprécier l'efficacité sans en redouter la rigueur* ». Les cadres immuables de ce régime « ne conviennent d'ailleurs qu'aux grandes intelligences fortement préparées où ces formes secondent la convergence et la concision ».

Il se rendait justice en se classant parmi les grandes intelligences : ainsi Dante se met entre les grands poètes. Si la mémoire lui fournissait un nombre infini de matériaux de tout ordre, puisés dans la science, l'histoire, la poésie, les langues ou même dans l'expérience de chaque jour, ce trésor était employé par une raison critique et une puissance de systématisation qui n'y étaient pas inégales. Mais le travail se fit d'autant plus énergiquement qu'il était activé par une âme plus véhémement. Peu de sensibilités seraient dignes d'être comparées à celle de Comte. Elle ne cessa de sentir l'aiguillon des médiocrités de la vie.

Mais les forts ne souffrent pas inutilement. Auguste Comte débuta comme la plupart des jeunes gens. Il se complut longtemps dans les erreurs de la jeunesse. Pareil au grand poète qu'il préférait à tous les autres et que j'aime à citer à propos de lui, Comte aurait pu avouer que, « presque au commencement

de la montée de sa vie », la panthère au corps souple bondissait devant lui :

*Temp'era dal principio del mattino  
E'l sol montava...*

« C'était l'heure du commencement du matin, et le soleil montait. » La fougue ardente de son sang méridional l'attachait au bel animal bigarré qui symbolise la luxure de la jeunesse. Les lettres adressées plus tard à Clotilde de Vaux nous renseignent sur l'aventureuse existence qui se juxtaposait à tant de labeurs<sup>1</sup>. Cherchant l'amour, trouvant la débauche, le mariage lui parut concilier l'un et l'autre de ces deux biens avec le soin de sa tranquillité. C'est ainsi que sa jeune maîtresse, Caroline Massin, devint M<sup>me</sup> Comte.

Il en a trop gémi, il l'a trop flétrie par la suite, la voix de ses disciples a trop accompagné la sienne pour qu'il soit indiscret de dire aujourd'hui la vérité. Ce mariage, contracté en des circonstances affreuses, l'unit à son mauvais démon. Sans manquer d'esprit, Caroline fut une sotte. Aussi longtemps que l'âge le permit, elle eut, au su de son mari, la tenue d'une fille publique : Bovary parisienne qui, lorsqu'elle n'était pas dominée par d'autres ardeurs, ne pouvait songer qu'à transformer son époux en « machine académique, lui gagnant de l'argent, « des titres et des places<sup>2</sup> ». Ignorante d'ailleurs de la valeur intellectuelle de Comte, au point de lui déclarer un jour devant témoins qu'elle plaçait

1. Quelques pages de *Volupté* de Sainte-Beuve pourraient donner une idée juste de cette vie.

2. *Testament*.